MÉTHODE BERLITZ

DEUXIÈME PARTIE

MÉTHODE

Pour l'Enseignement de la Langue Française

dans les

ÉCOLES BERLITZ,

DEUXIÈME PARTIE.

Dédiée à leurs Élèves

par

M. D. Berlitz et E. Dubois.

BOSTON, MASS:
KARL SCHÖNHOF, 146 TREMONT STREET.
1883.

PREFACE.

This book contains the text for the exercises following those in the first part of our Method. It is so arranged that the vocabulary of each piece can be thoroughly explained by the words given in the preceding lessons. In the teachers' books these explanations and definitions are given in marginal notes. The instructor is consequently sure to give without hesitation a correct and at the same time clear understanding of every word and expression that is met.

The different pieces are not only read and explained, but principally used as themes for conversation, in which the student has constant practice.

The different parts of inflection and syntax are gradually introduced, so that the student learns easily and thoroughly, by striking examples — by simple rules and exercises laid down in the teacher's book — all valuable parts of grammar.

After having had careful instruction throughout this book, one will not only understand, but also read, write and — what is the most essential — speak the language; though, as in all studies, he will always find a great amount still to learn.

Further indications as to what the book contains and how it is to be used, will be here of little value, as no teacher is supposed to employ it, without having received thorough preparatory instruction for this special purpose.

LA CLASSE.

(Conversation.)

Bonjour, Emile, où allez-vous donc ce matin? — Je vais à l'école. — Mais il n'est pas encore l'heure? — Si, nos leçons commencent à 9 heures. — Bien, il n'est encore que 8 heures ½, nous avons le temps de causer un peu. — Alors, accompagnez-moi, nous causerons en marchant. — C'est cela. Est-ce toujours Mr. Durand qui est votre professeur de français? — Oui, c'est toujours lui. — On dit qu'il enseigne bien; ses élèves l'aiment-ils? — Oh! oui, nous le préférons à Mr. Muller, notre professeur d'allemand. — Vous étudiez donc aussi l'allemand? — Oui, mais je n'aime pas cette langue. — Pourquoi n'aimez-vous pas l'allemand? — Parce que la grammaire en est trop difficile: Il y a dans la langue allemande, des déclinaisons comme dans les langues mortes. — Combien d'élèves y a-t-il dans votre classe d'allemand? — Il y en a 8. — Et dans votre classe de français? — Dix. — Depuis combien de temps prenez-vous des leçons de français? — Depuis 6 mois. — Parlez-vous un peu? — Je parle assez pour me faire comprendre. — Pouvez-vous vous faire comprendre en allemand? — Oh! non, pas encore, je n'étudie pas depuis assez de temps. — Vous apprenez aussi l'espagnol, n'est-ce pas? — Oui, je suis obligé de l'apprendre, car mon père veut m'emmener avec lui à Madrid. — Votre père sait-il l'espagnol? — Oui, il l'a appris dans l'Amérique du Sud. — L'espagnol est facile, n'est-ce pas? — Oui, très-facile, surtout pour ceux qui savent déjà le français. — Quand partirez-vous pour l'Espagne? — Je ne sais pas, mais je pense que nous partirons au mois de mai prochain. — Votre professeur vous laisse-t-il parler anglais dans les classes françaises? — Non, il nous oblige à parler français tout le temps. — Alfred, qui est dans votre classe, fait-il beaucoup de progrès? — Non, très-peu, il ne peut pas parler du tout; souvent le professeur lui répète 2 ou 3 fois le même mot et 5 minutes après il l'a oublié: il a une très-mauvaise mémoire.

Vous donne-t-on des phrases à apprendre par cœur? — Oui, quelquefois ; c'est très-bon pour celui qui a une bonne mémoire, car il peut imiter ces phrases. — Mais voici l'école et 9 heures vont sonner ; bonjour, à bientôt. — Au revoir.

LA CLASSE.

(Description.)

Vous voyez ici, dans cette salle, une table, des chaises, un tableau noir et quelques autres meubles. Vous êtes assis sur les chaises. Sur la table sont les livres du professeur. Le professeur est assis, il se lève, va au tableau noir et y écrit des mots français qu'il vous fait lire à haute voix. Vous ne pouvez pas lire tout ce qu'il a écrit, parce qu'il y a mis quelques mots que vous n'avez pas encore appris, ou que vous avez oubliés. Le professeur les prononce pour vous, vous les répétez, et en répétant vous apprenez la prononciation. Vous ne regardez pas la fenêtre, vous regardez toujours le professeur et vous l'écoutez, parce que vous savez bien que, si vous n'êtes pas attentif, vous n'apprenez rien ; quelquefois vous entendez des mots que vous ne comprenez pas, et alors vous demandez des explications à votre professeur. Votre professeur vous explique ces mots, il vous fait comprendre leur signification. Vous n'avez étudié que très-peu de temps, et vous avez déjà fait beaucoup de progrès ; vous savez lire et écrire, vous parlez assez pour vous faire comprendre, et vous comprenez bien quand on vous parle en français, si on ne parle pas trop vite. Le français est plus facile à lire qu'à parler, parce que beaucoup de mots s'écrivent en français comme en anglais, mais se prononcent différemment. La lettre *u* est difficile pour vous à prononcer, mais le *th* anglais est encore plus difficile pour les Français et les Allemands.

Vous lisez tous les jours dans ce livre ; le professsseur vous corrige quand vous prononcez mal, il vous fait des questions et vous y répondez, vous lui faites aussi des questions et il y répond ; il vous donne quelques exercices à écrire à la maison, et vous les écrivez sans regarder dans le dictionnaire, car l'élève

qui est attentif et qui a une bonne mémoire retient les explications du professeur et n'a pas besoin de dictionnaire ; celui qui a une mauvaise mémoire oublie vite ces explications.

Exercice 1.

1. Que voyez-vous dans cette salle ? — 2. Sur quoi sommes-nous assis ? — 3. Qu'écrit le professeur sur le tableau noir ? — 4. Que vous fait-il lire à haute voix ? — 5. Pouvez-vous lire tout ce qu'il a écrit ? — 6. Pourquoi ne pouvez-vous pas lire tout ce qu'il a écrit ? — 7. Que prononce pour vous le professeur ? — 8. Qu'apprenez vous en prononçant les mots ? — 9. Apprenez-vous quelque chose si vous n'êtes pas attentif ? — 10. Qu'entendez-vous quelquefois ? — 11. Comprenez vous tous les mots que vous entendez ? — 12. Que faites-vous quand vous entendez des mots que vous ne comprenez pas ? — 13. Qui vous explique les mots que vous ne comprenez pas ? — 14. Avez-vous étudié longtemps ? — 15. Savez-vous lire et écrire le français ? — 16. Comprenez-vous bien quand on vous parle en français ? — 17. Pourquoi le français est-il plus facile à lire qu'à parler ? — 18. Quelle est la lettre la plus difficile pour vous à prononcer ? — 19. Pour qui le *th* est-il difficile à prononcer ? — 20. Que fait le professeur quand vous prononcez mal ? — 21. Que faites-vous quand le professeur vous fait des questions ? — 22. Que vous donne-t-il à faire à la maison ? — 23. Quels sont les élèves qui oublient vite les explications du professeur ?

Exercice 2.

1. Oui, le professeur est assis. — 2. Non, je ne fais pas lire le professeur. — 3. Oui, il me fait lire. — 4. Non, il ne me fait pas lire à voix basse, mais à haute voix. — 5. J'apprends leur prononciation. — 6. Non, je regarde le professeur. — 7. Non, quelquefois j'entends des mots que je ne comprends

pas. — 8. Il m'explique les mots que je ne comprends pas. — 9. Oui, il me fait comprendre leur signification. — 10. Oui, j'ai fait beaucoup de progrès. — 11. Oui, je parle assez pour me faire comprendre. — 12. Oui, si l'on ne parle pas trop vite. — 13. Non, le français n'est pas plus facile à parler qu'à lire, au contraire, il est plus facile à lire qu'à parler. — 14. Oui, il y a beaucoup de mots qui s'écrivent en français comme en anglais. — 15. C'est le *th*. — 16. Quand il me fait des questions. — 17. Quand je prononce mal. — 18. Oui, je lui en fais aussi. — 19. Il me donne des exercices à écrire. — 20. Oui, je les écris sans regarder dans le dictionnaire. — 21. Ce sont ceux qui ont une bonne mémoire.

LA MAISON.

Nous ne vivons pas toujours dehors, comme la plupart des animaux ; nous habitons une maison qui nous garantit de la pluie et du vent, du froid de l'hiver et de la chaleur de l'été.

Les parties extérieures de la maison sont les murs et le toit.

Dans les murs, bâtis de pierres ou de briques, il y a des ouvertures qu'on appelle portes et fenêtres. Les portes de votre maison vous servent à y entrer et à en sortir, les fenêtres servent à y laisser pénétrer l'air et la lumière.

L'intérieur se divise en plusieurs parties qu'on appelle pièces. Voici les différentes pièces d'une maison :

La cuisine où l'on fait cuire vos aliments.

La salle à manger où vous prenez vos repas ; le salon où vous recevez vos visites ; la chambre à coucher où vous dormez ; la bibliothèque où sont les livres dans lesquels votre papa et votre grand frère lisent souvent.

Parlons maintenant des meubles qui garnissent la maison Vous connaissez déjà ceux de la classe : la table, les chaises et le tableau noir dont les noms ont été répétés chaque jour.

Les meubles spéciaux de la salle à manger sont : la grande table sur laquelle on met les plats contenant les aliments que

vous mangerez à votre repas ; le buffet où l'on serre la vaisselle de table : les assiettes, les plats, les verres, etc.

Les chaises ne sont pas des meubles spéciaux de la salle à manger, car il y en a dans toutes les pièces de la maison.

Passons aux meubles du salon :

Voici le fauteuil moëlleux sur lequel vous aimez à vous asseoir ; le canapé sur lequel vous aimez à vous coucher pendant le jour ; la table, à dessus de marbre, garnie de beaux livres aux couvertures ornées d'arabesques d'or ; sur la cheminée une pendule de marbre ou de bronze, des lampes ou des candélabres, des vases remplis de fleurs ; sur les murs de nombreux tableaux, photographies, etc.

Arrivons maintenant à la chambre à coucher. Nous y voyons un lit dans lequel vous vous couchez le soir et dormez toute la nuit entre deux draps bien blancs, la tête appuyée sur un oreiller bien moëlleux.

Près du lit est la toilette ; ce meuble est ainsi appelé parce qu'il est garni d'une glace et de tout ce qui sert à la toilette, c'est à dire à se laver, à se peigner, à se brosser, etc.

Dans un autre endroit de la chambre est la commode où vous rangez votre linge de corps.

Plus loin l'armoire à glace devant laquelle vous aimez à passer souvent pour vous regarder et pour voir si votre robe vous sied bien.

Exercice 3.

1. Vivons-nous toujours dehors? — 2. Où vivent la plupart des animaux? — 3. Qu' habitons-nous? — 4. De quoi nous garantit une maison?— 5. De quoi nous garantit un parapluie? — 6. Quelles sont les parties extérieures de la maison? — 7. Comment appelle t-on les ouvertures qui sont dans les murs? — 8. Qu'appelle-t-on portes et fenêtres? — 9. A quoi vous servent les portes de votre maison? — 10. A quoi me servent les portes de ma maison? — 11. A quoi servent les

fenêtres d'une maison? — 12. Quelles sont les différentes pièces d'une maison? — 13. Que fait-on dans la cuisine? — 14. Que faites-vous dans la salle à manger? — 15. Recevez-vous vos visites dans la salle à manger? — 16. Que faisons-nous dans la chambre à coucher? — 17. Aimez-vous beaucoup à dormir? — 18. Quels sont les meubles de la classe? — 19. A quoi vous servent les chaises? — 20. Quels sont les meubles de la salle à manger? — 21. Que met-on sur la table de la salle à manger? — 22. Que serre-t-on dans le buffet? — 23. Dans quoi serrez-vous la vaisselle? — 24. Dans quelles pièces y a-t-il des chaises? — 25 Le fauteuil est-il un meuble du salon? — 26. Avez-vous une pendule sur la cheminée de votre salon? — 27. Que voyez-vous dans la chambre à coucher? — 28. Sur quoi appuyez-vous votre tête quand vous dormez? — 29. Quand vous couchez-vous et quand vous levez-vous? — 30. Où rangez-vous votre linge?

Exercice 4.

1. Non, la plupart des animaux ne vivent pas dans des maisons. — 2. Ils vivent dehors. — 3. Oui, le cheval est un animal. — 4. Oui, une ombrelle nous garantit du soleil. — 5. Les murs sont bâtis de pierres ou de briques. — 6. On y cuit les aliments. — 7. On y dort. — 8. On y reçoit des visites. — 9. Oui, je connais les meubles de la classe. — 10. Oui, le tableau noir est un meuble de la classe. — 11. Je serre la vaisselle dans le buffet. — 12. Non, je n'ai pas de bibliothèque. — 13. Oui, la pendule est en marbre. — 14. Je couche dans un lit. — 15. Je me lève le matin. — 16. Le meuble appelé toilette est garni d'une glace et de tout ce qui sert à la toilette. — 17. Oui, je me lave, je me brosse et je me peigne tous les matins. — 18. Je me regarde dans la glace de l'armoire. — 19. Oui, votre chapeau vous sied bien.

LA VILLE.

L'homme aime la société de ses semblables ; c'est pourquoi vous voyez une grande quantité de maisons bâties les unes à côté des autres et formant ce que nous appelons une ville.

L'espace laissé libre entre deux rangées de maisons, pour la circulation des habitants de la ville, se nomme rue.

La rue se divise en trois parties : les trottoirs, qui bordent les deux rangées de maisons et qui sont réservés aux piétons ; la chaussée où passent les chevaux et les voitures.

Circulons un peu dans les rues d'une ville et voyons ce que nous y trouvons ; commençons par la rue principale.

Quelle est cette grande maison, avec de larges fenêtres devant lesquelles s'arrêtent toutes les dames qui passent? C'est un magasin de nouveautés. Derrière ces larges fenêtres ou vitrines, il y a un étalage d'étoffes de toutes sortes qui font l'admiration du public féminin.

A côté du marchand de nouveautés voici la couturière, celle qui fait vos robes, mesdames ; plus loin la modiste, celle qui fait vos chapeaux et les garnit de jolies plumes ou de jolies fleurs entremêlées de rubans assortis à votre teint.

Après la modiste vient le cordonnier.

C'est lui qui fabrique vos bottines, vos souliers, vos pantoufles.

Voici un autre magasin bien fréquenté des dames et des petites filles, c'est celui du confiseur. Quelle variété de bonbons, chocolats, pastilles, dragées, pralines etc. !

Le confiseur vend ses bonbons bien bon marché : 40 sous la livre, des chocolats à la crême excellents !

Le voisin est un bijoutier. Oh ! le beau diamant que je vois briller ! Approchons-nous pour voir le prix. — $1,000. C'est bien cher, n'est-ce pas, pour une si petite pierre !

Mais que vont faire toutes ces personnes dans cette grande maison ? Il y a une enseigne ; lisons : Hôtel ; c'est là que descendent les gens, qui viennent dans une ville où ils n'ont pas de domicile ; on leur vend à boire et à manger et on leur loue une chambre pour la nuit.

Voici encore le théâtre où vous allez voir jouer la comédie ; l'église avec son grand clocher surmonté d'un paratonnerre ; l'école où les enfants reçoivent l'instruction.

Vous voyez ce grand bâtiment rond, au toit noirci par la fumée ; c'est là qu'on fabrique la lumière qui éclaire pendant la nuit les rues de la ville, c'est l'usine à gaz.

Exercice 5.

1. L'homme aime-t-il la solitude ? — 2. Qu'appelez-vous une ville ? — 3. Où circulent les habitants d'une ville ? — 4. Les voitures et les chevaux passent-ils sur les trottoirs ? — 5. Où passent les piétons ? — 6. Qu'appelez-vous piétons ? — 7. Venez-vous à l'école à pied ou en voiture ? — 8. Devant quel magasin s'arrêtent les dames ? — 9. Que regardent-elles avec admiration ? — 10. Qu'appelez-vous vitrines ? — 11. Que fait la couturière ? — 12. Est-ce la couturière qui fait vos robes ? — 13. Qui fait vos chapeaux, mesdames ? — 14. Que fait la modiste ? — 15. La modiste fait-elle des chapeaux d'hommes ? 16. De quoi garnit-elle vos chapeaux ? — 17. Si vous êtes blonde et pâle le rouge est-il assorti à votre teint ? — 18. Quelle est la couleur qui sied aux blondes ? — 19. Qui fabrique les souliers ? — 20. Sortez-vous dans la rue avec des pantoufles ? — 21. Quel genre de chaussure préférez-vous ? — 22. Qu'est-ce que c'est que le confiseur ? — 23. Aimez-vous les bonbons ? — 24. Quelle espèce de bonbons préférez-vous ? — 25. Quel prix vend-on les chocolats à la crême ? — 26. Qu'achetez-vous chez le confiseur ? — 27. Un diamant de $1,000 est-il aussi gros que le poing ? — 28. Que vend-on dans un hôtel ? — 29. Où descendez-vous quand vous allez dans une ville où vous n'avez pas de domicile ? — 30. Qu'allez-vous faire au théâtre ? — 31. Que fait-on au théâtre ? — 32. Allez-vous souvent au théâtre ? — 33. Quel jour allez-vous à l'église ? — 34. De quoi est surmonté le clocher d'une église ? — 35. Où vont les enfants pour reçevoir l'instruction ? — 36. Que reçoivent les enfants à

l'école. — 37. Comment appelle-t-on le bâtiment où se fabrique le gaz? — 38. A quoi sert le gaz? — 39. Boston est-il éclairé au gaz? — 40. Allume-t-on le gaz pendant le jour ou pendant la nuit?

Exercice 6.

1. Oui, vous êtes mon semblable. — 2. Oui, les trottoirs sont de chaque côté de la rue. — 3. Pour aller d'un trottoir à l'autre on traverse la rue. — 4. Non, les voitures ne passent pas sur les trottoirs. — 5. Elles passent sur la chaussée. — 6. On appelle piéton celui qui va à pied. — 7. Ils sont réservés aux piétons. — 8. Les grandes fenêtres des magasins s'appellent vitrines. — 9. Il y a derrière ces larges fenêtres ou vitrines un étalage d'étoffes de toutes sortes. — 10. Oui, c'est la couturière qui fait les robes. — 11. Elle fait des chapeaux de dames. — 12. On garnit les chapeaux de plumes, de fleurs et de rubans. — 13. C'est le cordonnier. — 14. Oui, je porte des bottines. — 15. Oui, le rouge sied bien aux brunes. — 16. Je chausse le No. 3. — 17. Oui, les petites filles aiment les bonbons. — 18. On achète les bonbons chez le confiseur. — 19. Je préfère les chocolats à la crême. — 20. Oui, le confiseur vend ses bonbons bon marché. — 21. Le bijoutier vend des bijoux. — 22. Oui, cette bague est montée en diamant. — 23. Oui, je porte des boucles d'oreilles. — 24. Mes boucles d'oreilles sont en or. — 25. Oui, les diamants brillent à la lumière. — 26. Les voyageurs descendent à l'hôtel. — 27. On joue la comédie. — 28. Oui, je vais quelquefois au théâtre. — 29. A l'église on prie Dieu. — 30. Oui, je vais à l'église tous les dimanches. — 31. Les cloches sont dans le clocher. — 32. On donne l'instruction aux enfants dans les écoles. — 33. Oui, la lumière du gaz est plus brillante que la lumière du pétrole. — 34. Dans l'usine à gaz. — 35. Oui, c'est dans l'usine à gaz qu'on fabrique le gaz.

LA MAISON ET LA VILLE.

Pardon, Monsieur, voulez-vous m'indiquer la rue Washington, je vous prie. — La rue Washington est très-longue, Monsieur, à quel numéro allez-vous? — Je ne sais pas, je vais chez un Mr. Bernard; pouvez-vous me dire où il demeure? — Quels sont ses prénoms? Il y a plusieurs Bernard dans la rue Washington. — Je ne m'en souviens plus. — Savez-vous quelle est sa profession? — Il est libraire. — Oh! je sais: il a son magasin au No. 100, et son domicile au No. 175. — Je préfère le voir à son domicile. — Quel est le plus court chemin pour s'y rendre? — Suivez cette rue, qui est la rue Tremont, jusqu'à la rue Winter, la 3e à droite; prenez la rue Winter et la première rue que vous rencontrerez est la rue Washington; le No. 175 est à 3 ou 4 maisons du coin, sur la gauche. — Merci bien, Monsieur. — Mr. Bernard est-il chez lui? Oui, Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. Qui dois-je annnoncer? Mr. Bernard ne me connait pas, dites-lui que je viens pour voir l'appartement qu'il a à louer. — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? — J'ai lu dans la Journal que vous avez un appartement à louer et je viens le visiter. De combien de pièces se compose-t-il? — Il se compose de cinq pièces: une cuisine, une salle à manger, un salon et deux chambres à coucher ayant chacune un cabinet de toilette. — Pouvez-vous me montrer cet appartement? — Avec plaisir. A quel étage est-il? — Au deuxième, Monsieur; veuillez monter par ici, je vous prie. Voici la cuisine. — Elle est bien sombre. Où donne cette fenêtre? — Elle donne sur une cour intérieure; la cuisine communique à la salle à manger par cette porte. Vous voyez que la salle à manger est très-claire. — Oui, mais elle est bien petite et je ne vois guére où placer le buffet. — Il y a assez de place entre les deux fenêtres. Passons au salon; comme dans la salle à manger, la cheminée est surmontée d'une très-belle glace. — Où donnent ces deux fenêtres? — Elle donnent sur

la rue. — Donnez-moi donc quelques informations sur les autres locataires de la maison. — Comme vous l'avez vu, j'occupe le rez-de-chaussée avec ma famille; le premier étage est loué à un Mr. Robert, qui est President d'une Societé d'assurances contre l'incendie, et l'étage au-dessus de vous, est occupé par deux familles d'ouvriers. — Pouvez-vous me donner une partie de la cave pour mettre mon vin? — Certainement. — J'ai oublié de vous demander si vous avez l'eau dans cette maison? — Mais oui, Monsieur, l'eau et le gaz; vous n'avez donc pas remarqué les tuyaux et les robinets dans la cuisine? — Je n'y ai pas fait attention. — Et quel prix demandez-vous pour cet appartement? — Deux mille francs par an, payables par trimestre et d'avance. — Il y a quelques réparations à faire. — Quand puis-je emménager? — Dans 15 jours; je vais faire les réparations immédiatement, les ouvriers peuvent commencer demain. — C'est bien, je prends l'appartement et mes meubles seront ici le 1er du mois.

CHEZ LE MARCHAND DE MEUBLES.

Montrez-moi, s'il vous plaît, un ameublement de salon. — En voici de différents genres; dans quels prix voulez-vous mettre? — Je ne puis rien dire avant d'avoir vu ce que vous avez. — Que dites-vous de cet ameublement Louis XV.? — Je ne l'aime pas du tout. — Et de cet autre en bois noir garni de velours rouge? — Le velours est trop commun; je préfère celui-ci; de quoi se compose-t-il? — Il se compose d'un canapé, de 4 fauteuils et de 6 chaises. — Avez-vous une table pour aller avec cet ameublement? — Oui, Monsieur, voici une table tout à fait du même style. — Mais, je ne sais pas comment ces siéges sont rembourrés? — Asseyez-vous sur ce fauteuil et vous verrez comme il est moëlleux. — C'est vrai, on y est très-bien. Quel est le prix de l'ameuble-

ment complet c'est-à-dire avec la table? — Ce sera pour vous 2,000 francs, car vous voulez acheter d'autres meubles, n'est-ce-pas? — Oui, j'ai toute une maison à meubler. Voyons maintenant les meubles dont j'ai besoin pour la salle à manger. D'abord une table à rallonges. — En quel bois est celle-ci? — Elle est en noyer. — Elle ne paraît pas très-forte; montrez m'en une autre. — Celle-là vous convient-elle? — Assez bien; avez-vous les chaises et le buffet assortis? — Certainement; voulez-vous des chaises cannées ou rembourrées? — Des chaises cannées; elles sont meilleur marché, n'est-ce-pas? — Oui, Monsieur, il y a une différence de 10 francs par chaise. — C'est énorme! Montrez-moi le buffet qui va avec la table et les chaises. — Je vous engage à prendre celui-ci; il est tout à fait du même style. — Mais à combien me reviendra cette salle à manger? — A 600 francs si vous prenez des chaises cannées; à 720 si vous choisissez des chaises rembourrées. — C'est votre juste prix? — Pas un centime de moins; nous ne surfaisons jamais nos marchandises et dans notre magasin il est inutile de marchander, tout est vendu à prix-fixe. — Je ne vois pas ici de mobiliers de chambre à coucher. — Nous en avons un très-bel assortiment au premier; montons par ce petit escalier. — Passez devant, je vous prie, montrez-moi le chemin. Cet escalier est bien étroit, vous ne faites pas passer vos meubles par ici? — Non, il y a un ascenseur dans la maison. Voulez-vous une chambre à coucher en acajou? — Non, je n'aime pas l'acajou. C'est un bois tout à fait passé de mode. — En palissandre alors? — J'en désire une très-simple en noyer, et l'autre en palissandre et bois de rose. Tenez, en voici une qui me plaît beaucoup, le lit surtout. Vous vendez aussi les garnitures de lit? — A l'étage supérieur vous trouverez tout ce que vous désirez: matelas, couvertures, traversins, oreillers, lits de plume, &c. — Je reviendrai une autre fois pour tout cela. — Comme vous voudrez, Monsieur. — Au revoir Mr. Bonneau. — Au plaisir, Monsieur.

CHEZ LE TAILLEUR.

Mon cher Eugène, vous avez un vêtement qui vous va très-bien ; l'avez-vous acheté tout fait ou l'avez-vous fait faire sur mesure ? — Je fais faire tous mes vêtements sur mesure ; les vêtements confectionnés ne me vont jamais : quand le paletot est de bonne longueur il est trop étroit et les manches en sont trop courtes. — Quel est votre tailleur ? — C'est Mr. Raymond. — Voulez-vous venir chez lui avec moi ? — Quoi faire ? — Je veux lui commander un costume comme le vôtre. — Avec plaisir, mais à une condition. — Quelle condition ? — C'est que, après cela, vous viendrez avec moi chez mon cordonnier, si vous avez le temps. — J'irai volontiers, car je n'ai rien à faire de toute la journée. — Et ce soir, que faites-vous ? — Je pense passer la soirée à la maison. — Je mène ma sœur au théâtre, venez donc nous y rencontrer. — Que donne-t-on ce soir ? — On joue "La Dame aux Camelias." — Je l'ai vue 100 fois, et puis je n'aime pas Dumas. — Vous êtes bien difficile ! Quel auteur aimez-vous donc ? — Sardou est mon auteur favori. — Mais nous voici arrivés. Bonjour, Mr. Raymond, je vous amène un client. — Je vous remercie beaucoup, Monsieur Eugène. Que désire Monsieur ? — Pouvez-vous me faire un vêtement semblable à celui de mon ami ? — Oui, Monsieur, il me reste juste assez d'étoffe pour un costume. Si vous voulez avoir l'obligeance d'ôter votre paletot je vais vous prendre mesure. — Aimez-vous les pantalons larges ou collants ? — Je les préfère demi-collants. — Comment désirez-vous le paletot, tout droit ou un peu pincé à la ceinture ? — Vous savez mieux que moi ce qui se porte maintenant ; faites-le à la dernière mode. — Tout est bien compris, vous pouvez remettre votre paletot. Pour quel jour voulez-vous ce vêtement ? — Pour demain en huit si c'est possible. — Très bien, Monsieur, il sera prêt.

LES CINQ SENS.

Nous avons cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Les organes de la vue sont les yeux, l'ouïe reside dans les oreilles, l'odorat dans le nez, le siége du goût est dans la langue et le toucher se répand sur tout le corps.

Par la vue et le toucher nous nous apercevons de l'existence des choses, de leur forme, de leur dimension, de leur place et de leur position.

Quand je vous regarde je vois la forme de vos traits, la couleur de votre visage et de vos vêtements, la place que vous occupez. Si je vous observe, je vois que vous êtes attentifs à vos leçons, que vous ne parlez jamais anglais à l'oreille de vos voisins et que vous avez toujours les yeux ou sur le livre ou sur le professeur. Si j'examine la robe que vous portez, je vois qu'elle est en laine, que la trame en est très-serrée, etc.

Nous discernons aussi par la vue les différentes couleurs, et par le toucher nous nous rendons compte si une chose est molle ou dure.

Par l'ouïe, nous nous apercevons des sons et nous pouvons distinguer les sons forts des sons faibles, les sons harmonieux des bruits.

Quand je parle vous entendez le son de ma voix, si vous écoutez bien vous comprenez aussi le sens de mes paroles. — Vous entendez le son des cloches, du piano, du violon, etc. ; vous entendez le bruit du vent, des voitures, le bruit de mes pas quand je marche.

La vue et l'ouïe sont les sens que nous employons le plus souvent ; c'est surtout la vue qui nous indique la distance des choses. Si un objet s'approche de nous nous le voyons devenir plus grand ; s'il s'éloigne nous le voyons devenir plus petit et enfin disparaître.

Par le goût nous nous apercevons des différentes saveurs ; ce sens-là nous fait distinguer les choses douces, aigres, amères et fades.

Quand vous buvez votre café sans sucre, vous le trouvez amer ; si vous y mettez du sucre vous le trouvez doux. Un raisin bien mûr est doux, un raisin vert est aigre. L'eau n'a aucune saveur, elle n'est ni douce, ni aigre, ni amère, elle est fade.

L'odorat nous fait connaître l'odeur des choses. Quand nous sentons une rose, nous trouvons qu'elle a une odeur agréable ; mais si nous ouvrons le gaz, une mauvaise odeur se répand dans la chambre ; nous disons donc que la rose sent bon et que le gaz sent mauvais. Nous aimons le parfum de la rose et nous détestons l'odeur du gaz.

Exercice 7.

1. Combien de sens avons-nous? — 2. Quels sont les 5 sens de l'homme? — 3. Où est le siège de la vue? — 4. Quelles sont les organes de l'ouïe? — 5. Par quels sens nous apercevons-nous de l'existence des choses? — 6. Que voyez-vous quand vous me regardez? — 7. Que voit le professeur en vous observant? — 8. Que discernons-nous par la vue? — 9. Discerne-t-on aussi par la vue les différentes nuances d'une couleur? — 10. De quoi nous rendons-nous compte par le toucher? — 11. Nous apercevons-nous des sons par le toucher? — 12. Les sons de votre piano sont-ils harmonieux? — 13. Qu'entendez-vous quand je parle? — 14. Qui entendez-vous quand je parle? — 15. Comprenez-vous aussi le sens de mes paroles? — 16. Le vent fait-il du bruit. — 17. Qu'entendez-vous quand je marche lourdement? — 18. Si je marche doucement, m'entendez-vous? — 19. Quelle est la forme d'une balle? — 20. Si je vous observe, que vois-je? — 21. Comment vois-je que la robe que vous portez est en soie, que la trame en est très serrée? — 22. Si un objet s'approche de nous, le voyons nous devenir plus petit? — 23. Les objets grandissent-ils en s'approchant? — 24. De quoi s'aperçoit-on par le goût? — 25. Donnez les noms de 4 choses douces. — 26. Le sucre est-il amer? — 27.

Que mettez-vous dans le café pour le rendre doux? — 28. Quand les raisins sont-ils aigres? — 29. Aimez-vous les pommes douces? — 30. Aimez-vous le parfum de la rose? — 31. Quel parfum aimez-vous le mieux? — 32. L'odeur du gaz est-elle agréable? — 33. Pourquoi n'aimez-vous pas l'odeur du gaz?

Exercice 8.

1. Oui, l'homme a 5 sens. — 2. L'ouïe réside dans les oreilles. — 3. Dans la langue. — 4. Par la vue et le toucher. — 5. Le tableau est noir. — 6. Le crayon est rond. — 7. Le tableau a 6 pieds de long sur 3 pieds de large. — 8. Quand je vous regarde, je vois la forme de vos traits, la couleur de votre visage et de vos vêtements, et la place que vous occupez. — 9. Oui, je parle quelquefois anglais à l'oreille de mes voisins. — 10. Non, je ne suis pas toujours attentif. — 11. Oui, la robe que je porte est en soie. — 12. Oui, nous discernons aussi par la vue les différentes couleurs. — 13. Non, nous n'entendons pas par les yeux. — 14. Non, les sons de mon piano ne sont pas toujours harmonieux. — 15. En touchant une chose nous nous rendons compte si elle est molle ou dure. — 16. Par l'ouïe. — 17. Oui, les voitures font du bruit en roulant. — 18. Je ne fais pas de bruit en marchant parce que je marche doucement. — 19. Quand vous parlez. — 20. Oui, si j'écoute bien. — 21. Oui, j'entends le son des cloches quand elles sonnent. — 22. Oui, j'entends le bruit du vent quand il souffle. — 23. Non, je ne vous entends pas quand vous ne parlez pas. — 24. Oui, si je vous écoute bien. — 25. Oui, les objets grandissent en s'approchant. — 26. Oui, en s'éloignant les objets deviennent plus petits et disparaissent. — 27. Par le goût nous nous apercevons de la saveur des choses. — 28. Non, je n'aime pas les pommes vertes. — 29. Oui, j'aime le café bien sucré. — 30. Non, l'eau n'a aucune saveur. — 31. Oui, la soupe sans sel est fade. — 32. Oui, la rose a un parfum agréable. — 33. Oui, j'aime à sentir les

roses. — 34. J'aime à sentir les roses parce qu'elles sentent bon.— 35. Non, le pétrole ne sent pas bon. — 36. Oui, j'aime le parfum de la violette.

LA SANTÉ.

Enfin ! Vous voilà déjà debout. — M'attendez-vous depuis longtemps ? — Depuis une heure au moins. — Veuillez m'excuser, j'ai mal dormi la nuit passée ; je ne me sens pas très-bien. — Vraiment ! Qu'est-ce que vous avez donc ? — Je ne sais pas moi-même : depuis plusieurs jours j'ai souvent mal à la tête et quelques accès de fièvre. — Mais ordinairement vous êtes en très-bonne santé ; avez-vous de l'appétit ? — Non, je mange, mais je n'ai pas d'appétit. — Il faut consulter un médecin. — Je l'ai fait, mais jusqu'ici ce qu'il m'a prescrit ne m'a pas soulagé. — Que vous a-t-il donc ordonné ? — D'abord il m'a fait prendre des pillules de quinine, et après quelques jours, il m'a écrit une ordonnance que j'ai fait exécuter chez le pharmacien ; malgré tout cela aucune amélioration ne s'est produite. — Quel est le médecin que vous avez consulté ? — Le médecin de notre famille, le Dr. Herbault.— C'est le même qui a soigné ma mère. — Comment va Mme. votre mère maintenant ? — Elle va beaucoup mieux, je vous remercie. — Est-elle encore obligée de garder le lit ? — Oh ! non, elle peut se lever et même sortir un peu dans le jardin quand il ne fait pas froid. — Je suis bien aise d'apprendre qu'elle est presque complètement rétablie. Mais à propos de malades, avez-vous entendu parler de Mr. Dumas, savez-vous comment il va ? — Oh ! il ne va pas mieux du tout ; il n'y a pour lui aucun espoir de guérison. — Vraiment ! alors il restera aveugle ? — C'est du moins ce que pense le médecin qui le traite. — Comment sa maladie a-t-elle commencé ? — Mr. Dumas a toujours eu mal aux yeux depuis son enfance. — Pourquoi ne consulte-t-il pas le Dr. Paulet, qui est un spécialiste pour les maladies des yeux et qui a fait des cures merveilleuses. — Je ne sais pas s'il l'a consulté ou non ; je

le lui demanderai. — Vous sentez-vous assez bien pour sortir maintenant? — Oui, mon mal de tête s'est dissipé. — Alors partons.

L'HIVER.

Nous sommes en hiver, le ciel est gris, la neige tombe à gros flocons et couvre bientôt d'un immense manteau blanc les rues et les maisons de la ville.

Ces rues de notre grande cité, hier encore pleines d'une foule bruyante, sont aujourd'hui presque désertes. On n'y voit que quelques enfants (quel temps peut retenir un enfant à la maison?) courant l'un après l'autre en se jetant des boules de neige.

Ah! qu'il fait froid! Dans le jardin l'eau du bassin est gelée et le grand étang du parc est couvert d'une couche épaisse de glace. Voilà des petits garçons qui glissent. — Prenez vos patins et allez aussi sur la glace. — Vous patinez très-bien. Bravo!

Drelin — Drelin — Drelin. — Le tintement argentin de petites clochettes se fait entendre — le bruit se rapproche . . . c'est un traîneau qui, sur la neige durcie, glisse avec la rapidité du vent emportant un monsieur et une dame disparaissant à demi sous un monceau de riches fourrures.

Le vent souffle plus fort et la neige fouette le visage des passants. Quel temps désagréable! On ne peut ouvrir les yeux.

Rentrons à la maison. — Il fait bon dans le grand salon bien chauffé par le poêle. — Écrivons nos exercices. — Je ne puis tenir ma plume, j'ai l'onglée. — Voyez ce petit garçon qui passe dans la rue; comme il tremble, comme il grelotte sous ses vêtements trop légers et tout déchirés. Il marche pieds nus dans la neige. — Appelez-le et donnez-lui vos vieux souliers et votre veste de l'hiver dernier. — Voilà maintenant l'enfant bien chaussé, bien couvert, il n'a plus froid.

Mais le temps s'est radouci, le vent ne souffle plus, la neige a cessé de tomber et le soleil perce les nuages de ses rayons pâles. — La neige commence à fondre et forme bientôt dans toutes les rues de larges flaques d'eau sale et noirâtre bien désagréables pour ceux qui vont à pied.

Exercice 9.

1. Sommes-nous en hiver? — 2. La neige tombe-t-elle en hiver ou en été? — 3. Le ciel est-il gris quand il neige? — 4. Voit-on des enfants dans les rues quand il neige? — 5. Que font les enfants quand il y a de la neige? — 6. Fait-il froid en hiver? — 7. Comment est l'eau du bassin? — 8. De quoi est couvert le grand étang du parc? — 9. Sur quoi glissent les petits garçons? — 10. Que mettez-vous à vos pieds pour patiner? — 11. Patinez-vous bien? — 12. Sur quoi glissent les traîneaux? — 13. Les traîneaux roulent-ils? — 14. Les voitures glissent-elles? — 15. Quel bruit font les clochettes des traîneaux? — 16. Avec quelle rapidité glisse le traîneau qui emporte un monsieur et une dame? — 17. Pourquoi ne peut-on ouvrir les yeux quand le vent souffle et que la neige tombe? — 18. Fait-il bon dans le grand salon? — 19. Pourquoi n'y fait-il pas froid? — 20. Peut-on écrire quand on a l'onglée? — 21. A-t-on l'onglée quand il fait froid ou quand il fait chaud? — 22. Quand tremblez-vous? — 23. Qu'est-ce qui fait trembler le petit garçon. — 24. Pourquoi le petit garçon tremble-t-il? — 25. Portez-vous des vêtements épais ou des vêtements légers en hiver? — 26. Le petit garçon porte-t-il des souliers ou des bottines? — 27. Le soleil fait-il fondre la neige? — 28. Que forme la neige en fondant? — 29. Les rues sont-elles propres quand la neige fond? — 30. Est-ce agréable d'aller à pied quand les rues sont couvertes de flaques d'eau?

Exercice 10.

1. Oui, le ciel est bleu quand il fait beau temps. — 2. L'hiver commence le 21 décembre. — 3. Les rues et les

maisons de la ville sont couvertes d'un immense manteau blanc. — 4. Non, il n'y a pas beaucoup de monde dans les rues quand il neige. — 5. On y voit quelques enfants. — 6. Ils courent l'un après l'autre en se jetant des boules de neige. — 7. Oui, il fait froid en janvier. — 8. Oui, l'eau gèle quand il fait froid. — 9. L'eau gelée s'appelle glace. — 10. C'est l'eau rendue solide par le froid. — 11. Ils glissent sur la glace. — 12. Oui, je patine bien. — 13. Les petites clochettes font : drelin, drelin. — 14. Oui, je tombe quelquefois quand je patine. — 15. C'est un traîneau. — 16. Oui, il glisse très-vite, il glisse avec la rapidité du vent. — 17. Il emporte un monsieur et une dame. 18. Sous un monceau de riches fourrures. — 19. Oui, le vent souffle plus fort. — 20. Non, au contraire, quand le vent souffle plus fort les flocons sont plus petits. — 21. Oui, il fait un temps désagréable. — 22. Non, il ne fait pas bon dans la rue. — 23. Parce que le salon est chauffé par le poêle. — 24. Parce que j'ai l'onglée. — 25. Il tremble parce qu'il a froid. — 26. Parce que ses vêtements sont trop légers et déchirés. — 27. La neige commence à fondre quand le soleil paraît. — 28. Elle forme des flaques d'eau sale et noirâtre. — 29. La neige en fondant forme des flaques d'eau sale et noirâtre parce qu'elle se mélange à la poussière des rues.

LE PRINTEMPS.

La saison la plus agréable est le printemps.

Il ne fait plus froid, mais il ne fait pas encore trop chaud. Vous avez remplacé vos lourds vêtements de laine par des vêtements plus légers. Dès les premiers jours d'avril les hirondelles reviennent de leur long voyage aux pays plus chauds. Le soleil se lève de bonne heure et son réveil est salué par les chants du rossignol et par un cri que tous les enfants de France connaissent bien : Coucou ! Coucou ! Cest un oiseau qui vous dit lui-même son nom : Coucou !

Il pleut souvent en avril et quelquefois il fait soleil en même temps. Voilà un arc-en-ciel. Regardez vite, il s'efface, il disparaît.

Oh, le joli mois que le mois de mai! C'est le plus beau de l'année. On l'appelle en France le mois des fleurs. La violette, le jasmin, la rose etc. embaument nos jardins. Les arbres sont couverts de feuilles, et sous leurs rameaux verts les oiseaux ont déjà construit leurs nids. Ne touchez pas aux nids des oiseaux. Laissez leurs petits grandir, ils viendront plus tard chanter sous vos fenêtres et ce sera un grand plaisir pour vous de les entendre.

C'est aussi au printemps que mûrissent les premiers fruits. Voici votre bonne qui va au jardin cueillir des fraises, allez avec elle mais n'en mangez pas trop. Sur ce grand arbre et dans son feuillage vert foncé voyez ces beaux fruits rouges que les oiseaux commencent à becqueter: ce sont des cerises. Dans notre charmant pays de France, nous avons encore au printemps les abricots et les groseilles; avec les premiers votre maman fait de bonne confiture et avec les secondes cette belle gelée transparente qu'elle étend sur une tartine de pain pour votre goûter.

Exercice 11.

1. Quelle est la saison la plus agréable? — 2. Fait-il encore froid au printemps? — 3. Fait-il déjà trop chaud? — 4. Par quoi avez-vous remplacé vos lourds vêtements de laine? — 5. Quand les hirondelles reviennent-elles de leur long voyage? — 6. Où sont les hirondelles pendant l'hiver? — 7. Le soleil se lève-t-il tard au printemps? — 8. A quelle heure se lève le soleil maintenant? — 9. Par quels chants est salué le soleil à son réveil? — 10. A quelle heure vous levez-vous? — 11. Avez-vous le coucou en Amérique? — 12. Pleut-il en avril? — 13. Quelles sont les couleurs de l'arc-en-ciel? — 14. Quel est le plus beau mois de l'année, en France? — 15. Comment appelle-t-on le mois de mai en France? — 16. Quelles

sont les fleurs qui en mai embaument nos jardins? — 17. Les arbres sont-ils déjà couverts de feuilles en mai? — 18. Les arbres sont-ils déjà couverts de feuilles en février? — 19. Où les oiseaux ont-ils construit leurs nids? — 20. Est-ce un plaisir pour vous d'entendre chanter les oiseaux? — 21. Quels sont les fruits, qui mûrissent au printemps? — 22. Les pommes sont-elles déjà mûres au mois de mai? — 23. Les pommes ne sont-elles pas encore mûres au mois de mai? — 24. Se baisse-t-on pour cueillir des fraises? — 25. Est-ce un beau pays que l'Amérique? — 26. Aimez-vous le chant des oiseaux?

Exercice 12.

1. Oui, le printemps est la saison la plus agréable. — 2. Non, il ne fait pas encore trop chaud. — 3. Non, il ne fait plus froid. — 4. Oui, on remplace ses lourds vêtements de laine par des vêtements plus légers. — 5. Les hirondelles font leurs nids dans les cheminées et contre la façade de nos maisons. — 6. Oui, le soleil se lève plus tôt au printemps qu'en hiver. — 7. Oui, le rossignol est l'oiseau qui chante le mieux. — 8. Non, je ne connais pas le coucou. — 9. Oui, je me lève de bonne heure. — 10. Non, il ne pleut pas souvent en juillet, il pleut rarement. — 11. Oui, l'arc-en-ciel comme son nom l'indique a la forme d'un arc. — 12. Non, l'arc-en-ciel ne paraît pas longtemps. — 13. Oui, c'est un joli mois que le mois de mai. — 14. Oui, je préfère le parfum de la violette au parfum de la rose. — 15. Ce sont: la violette, le jasmin, la rose, etc. — 16. Les feuilles commencent à pousser aux arbres dans le mois d'avril. — 17. Les oiseaux construisent leurs nids au printemps. — 18. Oui, j'aime à entendre chanter les oiseaux. — 19. Les premiers fruits, qui mûrissent au printemps sont les fraises et les cerises. — 20. Oui, les oiseaux aiment à becqueter les cerises. — 21. Oui, la cerise est un fruit à noyau. — 22. Je mange les fraises avec de la crême. — 23. Avec les groseilles on fait de la gelée. — 24. Oui, j'aime la confiture d'abricots. — 25. Oui, les enfants aiment les tartines de confiture.

L'ÉTÉ.

Nous sommes en juin ; l'été commence ; les jours sont plus longs et la chaleur plus forte. Dans la campagne les champs de blé ont jauni et bientôt le moissonneur va y mettre la faucille. L'herbe des prairies et leurs jolie fleurs tombent déjà sous la faux du faucheur, et de jeunes paysannes, coiffées de larges chapeaux de paille, étendent avec des fourches et des râteaux cette herbe qui, lorsqu'elle sera sèche, s'appellera foin. En juillet et août la chaleur augmente encore. Nous quittons la ville et allons au bord de la mer, où nous avons un air pur et une brise toujours fraîche. N'aimez-vous pas à vous baigner quand la mer est calme et que les vagues se brisent doucement sur le sable et, si la mer est agitée, n'aimez-vous pas à suivre des yeux ce navire qui se balance sur le sommet des vagues enflées par le vent?

Si nous ne pouvons aller au bord de la mer, nous allons à la campagne. Là nous trouvons à la place des fleurs du printemps d'autres fleurs avec des couleurs plus vives, mais avec moins de parfum. Les framboises, les prunes, les pêches, et quelques espèces de poires et de pommes ont remplacé les fraises et les cerises. Notre potager est garni des légumes les plus variés. Il pleut très-peu pendant ces 2 mois, mais le jardinier arrose tous les soirs les fleurs et les légumes, car si nous avons besoin d'eau pour vivre, les plantes ont aussi besoin d'eau pour pousser.

Les personnes qui ne peuvent quitter la ville en été souffrent beaucoup de la chaleur. Voyez ces enfants comme ils ont chaud en jouant ; la sueur coule sur leur visage. On les appelle ; c'est pour manger de la crême à la glace. Cela les rafraîchira. Mais le ciel se couvre de gros nuages noirs ; la chaleur est oppressive ; on peut à peine respirer ; les hirondelles volent en rasant le sol ; tout nous annonce un orage.

En effet un grand bruit se fait bientôt entendre ; c'est le tonnerre qui gronde ; de larges gouttes de pluie commencent à tomber ; les éclairs se succèdent de minute en minute ; le ciel

semble tout en feu. Un éclair plus éblouissant nous enveloppe et au même moment, un coup de tonnerre plus violent que tous les autres ébranle la maison ; la foudre est tombée près de nous, sur un arbre qu'elle a renversé.

Exercice 13.

1. L'été commence-t-il en Juin? — 2. Les jours sont-ils plus longs en été qu'en hiver? — 3. La chaleur est-elle plus forte au printemps qu'en été? — 4. Qui va mettre la faucille dans les champs de blé? — 5. Pourquoi faire va-t-il mettre la faucille dans les champs de blé? — 6. Avec quoi le faucheur coupe-t-il l'herbe des prairies? — 7. Que coupe le faucheur? — 8. Que font les jeunes paysannes? — 9. Comment sont coiffées ces jeunes paysannes? — 10. Avec quoi étendent-elles l'herbe? — 11. Quand cette herbe sera sèche comment l'appellera-t-on? — 12. Ne coupe-t-on l'herbe des prairies qu'avec la faux? — 13. Quel est le mois le plus chaud de l'année? — 14. Quittez-vous la ville quand il fait trop chaud? — 15. Aimez-vous le bord de la mer? — 16. Comment est l'air au bord de la mer? — 17. Sur quoi se brisent les vagues? — 18. Aimez-vous à vous baigner dans la mer quand elle est calme? — 19. Savez-vous nager? — 20. Allez-vous à la campagne l'été? — 21. Les fleurs sont-elles plus parfumées en été qu'au printemps? — 22. Les prunes, les pêches et les poires sont-elles des fruits à noyau? — 23. De quoi est garni le potager? — 24. Pleut-il beaucoup en juillet et en août? — 25. Que fait le jardinier quand il ne pleut pas assez souvent? — 26. L'homme a-t-il besoin d'eau pour vivre? — 27. Les plantes ont-elles besoin d'eau pour pousser? — 28. Souffrez-vous beaucoup de la chaleur en été? — 29. Comment volent les hirondelles avant l'orage? — 30. Comment les hirondelles nous annoncent-elles l'orage? — 31. Qu'est-ce qui gronde pendant l'orage? — 32. Les gouttes de pluie sont-elles larges quand il fait de l'orage? — 33. La foudre est-elle tombée sur votre maison?

Exercice 14.

1. Oui, la chaleur est plus forte en juin qu'en mai. — 2. Oui, depuis le mois de mai, les champs de blé ont jauni. — 3. Oui, quand le blé est mûr les épis sont jaunes. — 4. Oui, on coupe les blés avec la faucille. — 5. Oui, on coupe aussi les blés avec la machine appelée moissonneuse. — 6. Sous la faux. — 7. Non, on coupe aussi l'herbe des prairies avec la machine appelée faucheuse. — 8. On étend l'herbe coupée avec des fourches et des râteaux. — 9. On l'appellera foin. — 10. Le foin sert à nourrir les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons, etc. — 11. Oui, les ânes mangent du foin. — 12. Oui, la chaleur augmente en juillet. — 13. Oui, il y a du sable au bord de la mer. — 14. Non, je n'aime pas à me baigner dans la mer quand elle est calme, mais quand elle est agitée. — 15. Oui, on y respire un air pur. — 16. Oui, quand la mer est agitée les vagues sont grosses. — 17. Je nage bien quand la mer est calme, mais je ne peux pas nager quand la mer est agitée. — 18. Je préfère les pêches. — 19. Oui, je mange les pêches avec la peau ; je ne les pèle pas. — 20. Les principaux légumes sont : le chou, la carotte, la pomme de terre, le navet, etc. — 21. On cultive les légumes dans le potager. — 22. L'eau qui tombe quand il pleut s'appelle pluie. — 23. Non, les hommes ne peuvent pas vivre sans eau. — 24. On arrose les plantes avec un arrosoir. — 25. Non, je ne puis quitter la ville en été ; mes affaires m'en empêchent. — 26. Oui, je transpire quand je marche très-vite et qu'il fait chaud. — 27. Oui, la chaleur est oppressive les jours d'orage. — 28. Non, je n'aime pas à regarder les éclairs. — 29. Les paratonnerres servent à préserver de la foudre les édifices publics et les maisons. — 30. Quand le tonnerre gronde, on dit qu'il tonne.

L'AUTOMNE.

L'automne est arrivé. Les jours sont raccourcis et la chaleur est bien diminuée. Les fleurs ont perdu presque tout leur

parfum, mais les fruits ont maintenant une saveur exquise. Parlons donc un peu des fruits.

Vous avez déjà mangé des poires cet été, mais vous les avez trouvées fades. Prenez un quartier de cette belle poire duchesse, voyez comme le jus en sort! Voyez aussi ces belles pêches à la peau veloutée. Ne sont-elles pas bien appétissantes! Pourquoi ces hommes frappent-ils sur les branches des pommiers avec de grands bâtons? C'est pour abattre les pommes. Mais elles se meurtrissent en tombant. Ce n'est rien. On les écrasera bien davantage, pour en faire sortir le jus, et ce jus deviendra du cidre.

Voici un fruit qui ressemble beaucoup à la poire. C'est le coing, il n'est pas bon à manger cru. On en fait des confitures pour l'hiver. Aimez-vous les noix? Je jette une pierre dans ce noyer pour en abattre.

Une troupe de jeunes gens et de jeunes filles passent en riant et en chantant.

Ce sont des vendangeurs. Ils vont cueillir les raisins dans les vignes. Ces belles grappes dorées et purpurines que vous voyez pendre aux sarments verts seront écrasées, et leur jus deviendra du vin de Champagne, de Bordeaux ou de Bourgogne en France, du Liebfraumilch ou du Johannisberg en Allemagne.

Le soleil encore chaud de midi vient empourprer le feuillage des arbres déjà jauni par les premières gelées d'octobre, et la campagne se montre à nous sous un aspect tout nouveau.

Mais bientôt novembre arrive: la dernière feuille est emportée par le vent du nord, l'hirondelle nous quitte, et les autres oiseaux ne chantent plus. Au revoir, belle hirondelle! Au revoir avec le printemps!

Exercice 15.

1. Quelle saison succède à l'été? — 2. Les fleurs ont-elles encore beaucoup de parfum? — 3. Les poires d'automne sont-elles meilleures que les poires d'été? — 4. Les poires duchesses sont-elles juteuses? — 5. Avec quoi frappe-t-on sur les branches

des pommiers pour abattre les pommes? — 6. Comment abat-on les pommes? — 7. Que se font les pommes en tombant? — 8. Que fera-t-on pour faire sortir le jus des pommes? — 9. Que fera-t-on sortir des pommes en les écrasant? — 10. Que deviendra le jus qui sortira des pommes? — 11. Avec quoi fait-on le cidre? — 12. Quel est le fruit qui ressemble beaucoup à la poire? — 13. La cerise ressemble-t-elle à la pomme? — 14. Le coing est-il bon à manger cru? — 15. Qu'en fait-on? — 16. Préférez-vous les pommes aux coings? — 17. Aimez-vous mieux les pommes cuites que les pommes crues? — 18. Mangez-vous quelquefois de la confiture de coing? — 19. Quel est l'arbre qui produit les noix? — 20. Où vont les vendangeurs? 21. Où pendent les grappes de raisin? — 22. Que devient le jus du raisin? — 23. Aimez-vous le vin de Champagne? — 24. A quelle heure le soleil est-il encore chaud en automne? — 25. Qu'empourpre le soleil? — 26. Qu'est-ce qui a jauni le feuillage? — 27. Sous quel aspect se montre la campagne? — 28. Par quoi est emportée la dernière feuille? — 29. Qu'est-ce qui emporte la dernière feuille? — 30. Quand reviendra l'hirondelle?

Exercice 16.

1. Oui, Octobre est en automne. — 2. Oui, les jours ont raccourci depuis le milieu de juin. — 3. Non, les fleurs n'ont pas perdu tout leur parfum, mais elles en ont perdu une grande partie. — 4. Oui, les premières poires d'été ont moins de saveur que les poires d'automne. — 5. On dit des fruits qui sont sans saveur qu'ils sont fades. — 6. La peau des pêches ressemble à du velours. — 7. Appétissant signifie: qui donne appétit. — 8. C'est pour abattre les pommes. — 9. Oui, les enfants se meurtrissent quelquefois le nez en tombant. — 10. On fait le cidre avec le jus des pommes. — 11. On extrait le jus des pommes en les écrasant et en les pressant. — 12. Non, le coing n'est pas un fruit juteux. — 13. Non, mais il est bon à manger cuit. — 14. On en fait des confitures. — 15. Oui, on mange plus de confitures en hiver qu'en été. — 16. Parce

qu'en hiver on a peu de fruits. — 17. Oui, c'est le noyer qui produit les noix. — 18. Oui, une troupe signifie : plusieurs. — 19. Non, on n'abat pas les raisins, on les cueille. — 20. Ils vont les cueillir dans les vignes. — 21. Non, il n'y a pas autant de vignes aux Etats-Unis qu'en France. — 22. Les branches de vigne s'appellent sarments. — 23. Oui, c'est avec le jus des raisins qu'on fait le vin. — 24. Oui, je préfère les vins français aux vins allemands. — 25. Oui, le vin de Champagne est un vin français et le Liebfraumilch un vin allemand. — 26. Non, dans le mois de Décembre le soleil n'est pas chaud. — 27. L'hirondelle nous quitte en Novembre. — 28. Non, elle ne nous quitte pas pour toujours, elle reviendra au printemps.

LE DÉJEÛNER DE JEANNE.

Jeanne s'est levée de bonne heure ce matin ; il est 7 heures et la voilà déjà debout ; c'est qu'elle attend la visite de plusieurs amies qui viennent déjeûner et passer la matinée avec elle. Aussitôt habillée, elle court à la salle à manger et gronde la domestique parce que la table n'est pas encore dressée ; la bonne lui répond que ces demoiselles n'arriveront qu' à 9 heures, elle a donc encore 2 heures pour mettre le couvert. Mais Jeanne n'écoute rien, elle va chercher une nappe de belle toile blanche et l'étend sur la table, puis elle s'arrête ; combien aura-t-elle de convives? Comptons : Julie, une — Berthe, deux — Amélie, trois — Louise, quatre — Marie, cinq — Laure, six — Fannie, sept, et elle : huit personnes en tout, car son papa et sa maman ne sont pas à la maison. Elle met donc sur la nappe : 8 assiettes, 8 verres, 8 tasses et leurs soucoupes, 8 couteaux, 8 cuillères et 8 fourchettes, c'est-à-dire 8 couverts complets.

Après une attente bien longue pour Jeanne, voici la société qui arrive. Bonjour Marie, bonjour Louise, comment allez-

vous? On s'embrasse, on s'examine pour voir celle qui a la plus belle robe, le plus beau chapeau.

La petite Berthe, une fillette de 8 ans, dit qu'elle a faim, car hier au soir sa maman l'a mise au pain sec et elle n'a pas soupé. A table, Mesdemoiselles, dit Jeanne; placez-vous ici, Berthe, vous là, Marie — Bien, tout le monde est placé. Buvez-vous du thé ou du café, Amélie? — Je bois du café. — Et vous Ju ie? — Moi, je préfère du thé. — Mettez plus de sucre dans votre café, Louise. — Non, merci, j'en ai mis assez; je n'aime pas le café bien sucré. — Oh! moi, j'aime tout bien sucré, reprend la petite Berthe, le thé, le café, le chocolat; passez-moi le sucrier, Fannie, ce café est très-amer. — Oh! elle a déjà mis 5 morceaux de sucre. — Vous vous trompez, Mademoiselle, je n'en ai mis que 3. — Faites passer les gâteaux à Laure. — Merci, je n'aime pas les gâteaux, je préfère du pain et du beurre. — Avez-vous déjà vu une petite fille n'aimant pas les gâteaux? — Comment trouvez-vous ces biscuits? — Ils sont très-bons. — Moi, je les trouve trop secs et trop durs. — Ils sont d'hier. — Bon, vous avez renversé ma tasse avec votre coude; voilà la nappe tachée de café! — Ce n'est rien, la bonne lavera cela. — Tout le monde a fini de manger? personne n'a plus faim? — Sortons de table. Avez-vous apporté vos poupées, Mesdemoiselles? — Oui, voici la mienne. — Voilà les deux miennes. — Où est la vôtre, Julie? — Elle est à la maison, Maman n'a pas voulu me la laisser emporter. — Louise lui prêtera une des siennes. — C'est bien; maintenant allons jouer dans le jardin. Et la petite troupe se dirige en courant vers un grand jardin aux longues allées, plantées de gros arbres. Berthe, qui est plus jeune que ses camarades, veut cependant courir aussi vite qu'elles, mais son pied glisse sur une pierre et elle tombe la figure sur le sable; elle se relève en pleurant, car elle s'est fait bien mal à la main. Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Jeanne; Berthe s'essuie les yeux et elle ne pense déjà plus à sa main écorchée, quand elle s'aperçoit qu'en tombant, elle a cassé sa poupée. Elle fond encore en larmes, mais cette fois, ce n'est pas le mal qui la fait pleurer, c'est le chagrin de voir sa

belle Marguerite, comme elle appelle sa poupée, la tête ouverte et le nez écrasé. — Pauvre, pauvre Berthe, ses amies la plaignent et cherchent à la consoler, en lui disant que c'est dans 2 jours son anniversaire et que sa maman lui achètera ce jour là une autre poupée plus grande et plus belle.

Le chagrin de Berthe ne peut résister à de telles paroles et elle ne pense plus qu'à la poupée nouvelle.

Un nouveau personnage vient se mêler aux jeux des enfants, c'est Tom, un beau chien épagneul aux poils longs et soyeux. Il tire la langue et respire très-fort, car il a couru toute la matinée après les oiseaux. Berthe, qui le voit venir de loin a peur et fuit du côté de Jeanne. Oh ! la peureuse, lui crie celle-ci, Tom n'est pas méchant, il ne mord jamais. Quelques minutes après, Tom est attelé à la voiture aux poupées qu'il traîne lentement, tout le long de la grande allée, au milieu des rires et des cris joyeux de toute la troupe.

Exercice 17.

1. Jeanne s'est-elle levée de bonne heure? — 2. Pourquoi s'est-elle levée de bonne heure? — 3. Que viennent faire ses amies? — 4. Où court-elle aussitôt habillée? — 5. Pourquoi gronde-t-elle la domestique? — 6. Grondez-vous vos domestiques quelquefois? — 7. A quelle heure arriveront les amies de Jeanne? — 8. Que va-t-elle chercher? — 9. Combien aura-t-elle de convives? — 10. Dans quoi buvez-vous l'eau? — 11. Dans quoi buvez-vous le café et le thé? — 12. Quel âge a Berthe? — 13. Mettez-vous beaucoup de sucre dans votre café? — 14. Quel est le goût du café sans sucre? — 15. Quel est le goût du café avec beaucoup de sucre? — 16. A quelle heure dejeûnez-vous? — 17. Buvez-vous du café ou du thé à votre dejeûner? — 18. Que mettez-vous dans votre café? — 19. Les petites filles aiment-elles les gâteaux? — 20. Qu'a fait une des petites filles avec son coude? — 21. Le café a-t-il taché la nappe? — 22. Que fera la bonne pour enlever la tache de café? — 23. Qu'ont apporté les petites filles? — 24. Où est la poupée de

Julie? — 25. Pourquoi Julie n'a-t-elle pas sa poupée? — 26. Qui prêtera une poupée à Julie? — 27. Qui empruntera une poupée à Louise? — 28. Où vont jouer les petites filles? — 29. Se dirigent-elles lentement vers le jardin? — 30. Vers quelle espèce de jardin se dirigent-elles? — 31. Quelle est la plus jeune des petites filles? — 32. Les camarades de Berthe sont-elles plus âgées qu'elle? — 33. Berthe s'est-elle fait mal en tombant? — 34. Où s'est-elle fait mal? — 35. Que lui dit Jeanne? — 36. Que fait Berthe après ces paroles de Jeanne? — 37. Pense-t-elle encore à son mal après ces paroles de Jeanne? — 38. De quoi s'aperçoit-elle alors? — 39. Que signifie l'expression fondre en larmes? — 40. Est-ce le mal qui, cette fois, la fait pleurer? — 41. Pleurez-vous quand vous avez du chagrin? — 42. Comment Berthe appelle-t-elle sa poupée? — 43. Les amies de Berthe la plaignent-elles? — 44. Que cherchent les amies de Berthe? — 45. Comment cherchent-elles à la consoler? — 46. Qu'est-ce que c'est que Tom? — 47. Pourquoi Tom tire-t-il la langue et respire-t-il très-fort? — 48. Qu'est ce que c'est qu'une peureuse? — 49. Tom est-il méchant et mord-il quelquefois? — 50. A quoi l'attelle-t-on? 51. Avez-vous plusieurs chevaux?

Exercice 18.

1. Oui, je me lève de bonne heure. — 2. Elle attend la visite de plusieurs amies — 3. Elle court à la salle à manger. — 4. Non, la table n'est pas encore dressée. — 5. Parce que ces demoiselles n'arriveront qu'à 9 heures. — 6. Oui, monsieur, vous nous grondez quelquefois. — 7. Une belle nappe de toile blanche. — 8. Elle est en toile blanche. — 9. Elle l'étend sur la table. — 10. Oui, je bois beaucoup d'eau. — 11. Elle dit qu'elle a faim. — 12. Oui, Jeanne fait placer les petites filles à table. — 13. Non, Louise n'aime pas le café bien sucré. — 14. Non, au contraire, je préfère le chocolat au café. — 15. On fait le chocolat avec le cacao. — 16. Non, je ne bois pas de café le soir; cela m'empêche de

dormir. — 17. Oui, je mets du lait dans mon café. — 18. Oui, le lait est blanc. — 19. On fait le beurre avec la crême du lait. — 20. Oui, les petites filles maladroites renversent souvent les verres et les tasses sur la nappe. — 21. Avec son coude. — 22. Non, quand on a fini de manger on n'a plus faim. — 23. Oui, la poupée de Julie est à la maison. — 24. Elle lui prêtera une des siennes. — 25. Elle se dirige vers un grand jardin. — 26. Oui, Berthe est la plus jeune. — 27. Elle veut courir aussi vite que ses camarades. — 28. Oui, elle tombe en courant. — 29. Oui, je tombe quelquefois en patinant. — 30. Oui, je me fais mal quelquefois en tombant. — 31. Sur une pierre. — 32. Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir. — 33. Non, elle n'y pense plus. — 34. Elle s'aperçoit qu'en tombant elle a cassé sa poupée. — 35. Oui, elle pleure très-fort, elle fond en larmes. — 36. Oui, on pleure quand on a du chagrin. — 37. C'est un beau chien épagneul aux poils longs et soyeux. — 38. Parce qu'il a couru toute la journée après les oiseaux. — 39. Oui, si je cours je respire très-fort. — 40. Oui, elle voit venir Tom de loin. — 41. Elle fuit parce qu'elle a peur. — 42. Du côté de Jeanne. — 43. On appelle ceux qui ont peur des peureux, des poltrons. — 44. Non, il n'est pas méchant. — 45. Oui, les chiens mordent quelquefois. — 46. Oui, j'ai une voiture. — 47. Non, je n'attelle pas un chien à ma voiture ; j'y attelle un cheval. — 48. Non, je n'ai qu'un cheval. — 49. Il traîne la voiture aux poupées. — 50. Il la traîne tout le long de la grande allée.

UNE VISITE.

Mais je ne me trompe pas, c'est bien Bernard ! Comment ça va, mon ami ? Qu'est-ce donc qui vous amène à Boston ? — D'abord les affaires, ensuite le désir de voir votre ville dont on m'a dit tant de bien. — Votre visite est pour moi, je vous assure, une surprise bien agréable. — Est-il besoin de vous dire que j'éprouve le même plaisir à vous rencontrer ? — Vous avez bien choisi votre jour : c'est justement mon

anniversaire aujourd'hui. — Alors mes félicitations sincères. — Merci, mon ami. Maintenant dites-moi, pour combien de jours êtes-vous à Boston? — Je ne sais pas exactement, mais je compte y passer au moins une semaine. — Une semaine! mais c'est magnifique cela! Et naturellement vous resterez chez moi. — Avec plaisir si cela ne doit pas vous gêner. — Pas le moins du monde. — Et votre femme . . . ? — Elle sera très-contente de faire votre connaissance. Mais excusez-moi un instant, je vais dire à la domestique de mettre un couvert de plus. — Soit. — Bien, tout est arrangé maintenant; voici votre chambre, mettez-vous à l'aise, vous êtes chez vous. — A quelle heure est votre dîner? — A deux heures. Mais si vous avez faim . . . — Ce n'est pas cela, je désire seulement faire un peu de toilette. — Oh! ne faites donc pas de cérémonie, votre costume de voyage est assez bon. — Tant mieux alors, car j'avoue que je suis un peu fatigué.

J'ai le plaisir, ma chère amie, de te présenter Mr. Bernard Planchet. — Je suis enchantée, Monsieur, de faire votre connaissance; mon mari m'a tant parlé de vous! — En bien ou en mal? — C'est méchant cela, Monsieur, vous savez bien que mon mari est incapable de dire du mal de ses amis. — Je sais que Jules est la bonté même et je vois qu'il a épousé une charmante femme. — Mille remercîments pour le compliment! Mais je vous prie de me faire passer le sel. Ne trouvez-vous pas, Jules, que le potage n'est pas assez salé? — Je ne suis pas de ton avis, ma chère amie, tu sais que je n'ai jamais aimé les mêts bien salés ou bien épicés. — Puis-je vous offrir du pain, Madame? — S'il vous plaît, Monsieur. Merci. Trouvez-vous ce poisson à votre goût? — Oh! il est excellent. — Et que dites-vous, Bernard, de ce petit vin blanc? — Je le trouve très-bon. — Tendez-moi votre verre. — Non, merci, j'en ai encore. — Ah! voici mon plat de prédilection: un filet de bœuf aux champignons. — Je vois que vous n'avez pas mauvais goût, cependant pour moi, je préfère un canard aux olives. — Vous êtes servi à souhait, voilà justement

la domestique qui apporte votre mêts favori. — Servez-vous donc des légumes, Monsieur Bernard : il y a près de vous des petits pois et des haricots verts. Si vous le permettez, Madame, je prendrai des légumes après le rôti. — Comme vous voudrez, Monsieur, ne vous gênez pas ; mon mari est comme vous, il ne mange pas les légumes avec la viande. — Quel dessert as-tu à nous offrir, ma chère amie ? — Attends, tu vas voir. Brigitte, servez le dessert et le café. Oh ! Oh ! c'est une surprise que tu m'as faite, tu sais que j'adore la crême au chocolat. Et vous Bernard ? — J'en raffole aussi. — Je suis charmée, Messieurs, d'avoir si bien rencontré vos goûts. Mettez-vous du lait dans votre café, Monsieur ? — Non, Madame, après dîner je prends du café noir ; mais oserai-je vous prier de me faire passer le sucre ? — Oh ! pardon, Monsieur. — Merci bien, Madame. Maintenant, Bernard, vous fumerez un cigare, n'est-ce pas ? — Non, pas en ce moment. — Pourquoi ? — Je crains d'incommoder Madame. — Pas du tout, Monsieur ; je suis accoutumée depuis longtemps à la fumée du tabac ; outre cela, je suis obligée de vous quitter pour aller faire un tour à la cuisine. Vous reverrai-je cette après-midi ? — Pas avant souper ma chérie, car j'ai l'intention d'aller me promener avec mon ami, pour lui montrer les curiosités de la ville. — Alors, Messieurs, bonne promenade. — Merci, Madame, votre serviteur.

LA FERME DU PÈRE MICHEL.

I.

Paul a 6 ans, Jeanne en a 8.

Un jour, ils s'échappent de chez eux avec l'intention d'aller bien loin, bien loin, dans la campagne.

Ils se donnent la main et marchent tout droit devant eux ; ils sont bientôt à la rivière qui passe à travers la ville, et dont les deux rives sont reliées ensemble par un beau pont de pierre.

Leur maman leur a toujours défendu de s'arrêter sur ce pont et de se pencher sur le parapet, mais leur maman n'est-pas là, et ils restent une demi-heure à regarder couler l'eau et à voir nager les poissons, puis ils se remettent en route et arrivent, après quelques minutes de marche, à la dernière maison de la ville. C'est aussi le bout de la rue et deux chemins non pavés en sont la continuation. Choisissons le plus large et le moins raboteux, dit Paul. — Oh ! le joli tapis vert, s'écrie Jeanne en montrant une prairie ; quelles sont ces fleurs qui forment une grande tache blanche au milieu ? — Ne vois-tu pas que ce sont des marguerites, répond le petit Paul, nous allons en faire un gros bouquet pour maman.

Après avoir cueilli des marguerites ils poursuivent des papillons, mais ces beaux papillons aux ailes brillantes ne sont pas faciles à saisir ; ils fuient devant les deux enfants qui, dans l'ardeur de leur course, ne s'aperçoivent pas qu'ils s'éloignent toujours de chez eux. Quand le dernier papillon a disparu, ils commencent à sentir leur fatigue, et pensent à retourner à la maison, mais n'apercevant plus les clochers de la ville, ils ne savent de quel côté se diriger.

J'ai une idée, dit Paul, et il grimpe sur un arbre. Que vois-tu ? lui crie la petite Jeanne. — Je vois quelque chose de pointu là-bas, mais je ne puis distinguer si c'est un arbre ou le clocher de la cathédrale. L'embarras des enfants est très-grand car ils ne voient personne autour d'eux pour les renseigner. Tout à coup la petite fille pousse un cri d'effroi : un animal s'avance vers elle, la gueule béante, les yeux brillants. Paul, Paul, un loup ! — Paul est courageux, il descend de l'arbre pour défendre sa soeur. — Mais ce n'est pas un loup ! dit-il aussitôt, n'aie donc pas peur, c'est le chien du fermier Michel, c'est Toto que tu vois tous les matins avec son maître, quand celui-ci vient nous apporter du lait.

Tiens, regarde, voilà même le père Michel derrière son chien. — Eh ! père Michel, bonjour ! — Bonjour, mes enfants, que faites-vous tout seuls si loin de la ville ? — Nous nous sommes égarés. — Je vais vous montrer votre chemin, mais aupa-

ravant je vous emmène à la ferme qui est tout près d'ici ; vous boirez une bonne tasse de lait et vous vous reposerez un moment.

II.

Les enfants accompagnent le père Michel qui les mène d'abord à l'étable où il leur montre quatre grands bœufs aux cornes longues et pointues. Les enfants ont peur et n'osent s'approcher. Ne craignez rien, leur dit le fermier, ces animaux sont très-gros et très-forts, mais ils sont aussi très-doux ; un enfant les mène, ils se laissent conduire. On les attelle à un instrument appelé charrue, qui sert à creuser la terre, à la labourer, avant d'y jeter le grain.

Trois personnes sont quelquefois employées à ce travail ; le fermier qui tient la charrue, sa femme qui sème le blé et son plus jeune fils qui conduit les bœufs.

Tout le monde travaille à la ferme, et pendant que son jeune frère est occupé avec ses parents à faire les semailles, le fils aîné coupe du bois dans la forêt.

A la maison, une des filles prépare le dîner de la famille, et l'autre fait paître son troupeau dans les champs.

Après avoir visité l'étable, Paul et Jeanne sont conduits à la basse-cour où les volailles : poules, coqs, canards, oies et dindons picotent les miettes de pain que les enfants leur jettent. De la basse-cour ils vont au verger où ils se régalent de fruits et enfin, accompagnés du père Michel, ils retournent à la maison paternelle bien contents de leur petit voyage.

Exercice 19.

1. Quel est l'âge de Paul et de Jeanne? — 2. D'où s'échappent-ils? — 3. Qu'ont-ils l'intention de faire? — 4. Se donnent-ils la main? — 5. Où passe la rivière? — 6. Sur quoi passez-vous pour aller d'un côté à l'autre d'une rivière? — 7. En quoi fait-on les ponts? — 8. Que leur a défendu leur maman? — 9. Leur maman est-elle là? — 10. Combien de temps restent-ils à regarder couler l'eau? — 11. Les poissons nagent-ils? — 12.

Que font-ils après avoir regardé couler l'eau et nager les poissons? — 13. Après combien de temps arrivent-ils à la dernière maison de la ville? — 14. Quel chemin choisissent-ils? — 15. Que fait Jeanne en montrant une prairie? — 16. Que dit-elle ensuite? — 17. Connaissez-vous les marguerites? — 18. Les effeuillez-vous quelquefois? — 19. Que font Paul et Jeanne après avoir cueilli des marguerites? — 20. Devant qui fuient les papillons? — 21. Que sentent-ils quand le dernier papillon a disparu? — 22. A quoi pensent-ils? — 23. Sur quoi grimpe Paul? — 24. Que voit Paul étant sur l'arbre? — 25. Y a-t-il quelqu'un pour renseigner les enfants? — 26. Pourquoi l'embarras des enfants est-il grand? — 27. Quand pousse-t-on des cris d'effroi? — 28. Paul est-il peureux ou courageux? — 29. Pourquoi Paul descend-il de l'arbre? — 30. Jeanne a-t-elle peur? — 31. Prend-elle le chien du père Michel pour un loup? — 32. Qu'est-ce que c'est que le père Michel? — 33. Que demande le père Michel aux 2 enfants? — 34. Que lui répondent les enfants? — 35. Le père Michel leur montre-t-il leur chemin avant de les emmener à la ferme? — 36. Que feront les enfants à la ferme? — 37. Avez-vous peur des loups? — 38. Etes-vous courageux? — 39. Quand buvez-vous?

II.

40. Où le père Michel mène-t-il d'abord les enfants? — 41. Que leur fait-il voir à l'étable? — 42. Comment sont les bœufs? — 43. Les chiens ont-ils des cornes? — 44. A quoi attelle-t-on les bœufs? — 45. Pourquoi les attelle-t-on à la charrue? — 46. Que fait-on avant de jeter le grain dans la terre? — 47. Avez-vous des frères? — 48. Avez-vous des soeurs? — 49. Que fait le fils aîné du père Michel? — 50. Qui prépare le dîner de la famille? — 51. Que font les 2 filles du père Michel? — 52. Comment appelle-t-on les oiseaux qui sont dans la basse-cour? — 53. Que fait-on avec les plumes des oies et des canards? — 54. Quel est le fruit du pommier? — 55. Aimez-vous les pommes? — 56. Vous régalez-vous de fruits quand vous allez à la campagne?

Exercice 20.

1. Oui, Jeanne est plus âgée que Paul. — 2. Ils ont l'intention d'aller bien loin dans la campagne. — 3. Oui, ils se donnent la main en marchant. — 4. Oui, ils marchent en se donnant la main. — 5. Oui, ils y sont bientôt. — 6. Par un beau pont de pierre. — 7. Oui, ils s'arrêtent sur le pont. — 8. Sur le parapet. — 9. Elle leur a défendu de s'arrêter sur le pont et de se pencher sur le parapet. — 10. Oui, ils regardent couler l'eau. 11. Non, les oiseaux ne nagent pas, ils volent. — 12. A la dernière maison de la ville. — 13. Un chemin raboteux est un chemin où il y a beaucoup de pierres. — 14. Oui, les marguerites poussent dans les prairies. — 15. Les marguerites sont blanches et jaunes. — 16. On fait un bouquet avec des fleurs. — 17. Après avoir cueilli des marguerites ils poursuivent des papillons. — 18. Non, les papillons ne sont pas faciles à saisir. — 19. Ils fuient devant les 2 enfants. — 20. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils s'éloignent de chez eux. — 21. Non, ils ne savent pas de quel côté se diriger. — 22. Il dit qu'il a une idée. — 23. Il grimpe sur un arbre. — 24. Elle lui demande ce qu'il voit. — 25. Il lui répond qu'il voit quelque chose de pointu, mais qu'il ne peut distinguer si c'est un arbre ou le clocher de la cathédrale. — 26. Oui, les enfants sont embarrassés. — 27. On pousse des cris d'effroi quand on est effrayé. — 28. Non, Paul n'est pas peureux, il est courageux. — 29. Oui, il descend de l'arbre pour défendre sa sœur. — 30. Non, ce n'est pas un loup qui s'avance vers la petite fille. — 31. C'est le chien du père Michel. — 32. Le chien du père Michel s'appelle Toto. — 33. Oui, il lui dit bonjour. — 34. Oui, ils se sont égarés. — 35. Oui, il va le leur montrer. — 36. Non, Boston n'est pas près de Paris, il en est loin. — 37. Je me repose quand je suis fatigué. — 38. Oui, je me fatigue quand je marche beaucoup.

II.

39. Oui, c'est à l'étable qu'on met les animaux domestiques. — 40. Oui, le bœuf est un animal domestique. — 41. Oui, il se laisse conduire par un enfant. — 42. On les attelle à la charrue.

— 43. Avec la charrue on laboure la terre. — 44. Quand la terre est labourée on sème le grain : le blé, l'avoine, etc. — 45. Oui, le grain de blé germe dans la terre. — 46. Oui, le germe sort de la terre et prend le nom de plante. — 47. Oui, cette plante produit d'autre grain. — 48. Avec le blé on fait la farine. — 49. Avec la farine on fait le pain, le gâteau, etc. — 50. Oui, les coqs, les poules, les canards, les dindons et les oies sont des animaux domestiques. — 51. Ils sont dans la basse-cour. — 52. Le verger est la place où sont plantés les arbres fruitiers : les pommiers, les poiriers, les pêchers, etc. — 53. C'est l'arbre qui produit des pommes.

LA VEILLÉE AU VILLAGE.

Un bon feu flambe dans la cheminée et répand une douce chaleur dans la chambre bien close. Les sièges sont rangés en cercle autour du foyer. A la lumière de la lampe on voit briller l'armoire toute reluisante de propreté.

Au dehors la neige tombe à gros flocons et recouvre la plaine. Le vent souffle avec violence et s'engouffre dans la cheminée en sifflant. Mauvaise soirée pour le voyageur qui va par ce froid sur la route. Il a peine a reconnaître son chemin dans l'obscurité à travers les tourbillons de neige.

On attend les voisins et les amis pour la veillée. C'est surtout pendant les longues soirées de Décembre qu'on aime à se réunir. Aujourd'hui c'est samedi et l'on ne va pas aux champs demain. On pourra donc veiller un peu plus tard.

On frappe à la porte. Ouvrez, c'est le voisin Mathieu avec son fils aîné, sa femme et sa fille. Le riche fermier secoue son large manteau tout blanc de neige, souhaite le bonsoir à ses hôtes et vient se réchauffer au feu qui pétille. C'est un bien bon homme que le voisin Mathieu et on le reçoit toujours avec plaisir. Personne n'est plus obligeant que lui. Il ne refuse jamais de rendre service aux malheureux. Il a plus d'une

fois payé le boulanger et le propriétaire de pauvres gens. Aussi tout le monde l'aime et le respecte.

Sa femme est aussi généreuse que lui. Ce qu'elle a dans sa basse-cour et dans son verger est pour ses voisines.

La porte s'ouvre de nouveau et une bouffée d'air glacial pénètre dans la chambre. Voici M. Denis l'instituteur. On se lève, on l'entoure, car on est toujours bien aise de causer avec Mr. Denis qui lit beaucoup et sort peu. M. Denis emploie son temps et son intelligence à instruire les enfants du pays.

La société est bientôt au complet. Les hommes parlent de la récolte ou des nouvelles de la ville et les femmes, en filant et tricotant, causent de leur ménage et de leurs enfants.

A neuf heures on se lève, les femmes s'enveloppent dans leurs capes et les hommes dans leurs manteaux. On se serre la main sur le seuil en se disant au revoir, et l'on se sépare contents de la bonne soirée qu'on a passée.

Exercice 21.

1. Dans quoi flambe le feu? — 2. Que répand le feu dans la chambre? — 3. La chambre est elle bien close? — 4. Comment sont rangés les sièges? — 5. Quel temps fait-il au dehors ?— 6. Fait-il du vent ?— 7. Est-ce une bonne soirée pour les voyageurs? — 8. Qui attend-on? — 9. A quelle époque de l'année aime-t-on surtout à se réunir? — 10. Aimez-vous beaucoup à aller à l'Opéra surtout quand il y a de bons chanteurs? — 11. Va-t-on aux champs le Dimanche? — 12. Que fait-on le Dimanche? — 13. Qui est-ce qui frappe à la porte? — 14. Avec qui est-il? — 15. Qu'est-ce que c'est que le voisin Mathieu? — 16. Est-ce un bien bon homme que le voisin Mathieu? — 17. Est-il bien reçu partout? — 18. Est-il aimé et respecté? — 19. Sa femme est-elle moins généreuse? — 20. Qu'est-ce que c'est que Mr. Denis? — 21. A quoi Mr. Denis emploie-t-il son temps et son intelligence? — 22. De quoi parlent les hommes? — 23. De quoi causent les femmes? — 24. Que fait-on à 9 heures? — 25. Se sépare-t-on mécontents? — 26. La classe est-elle au complet aujourd'hui?

Exercice 22.

1. Oui, la chaleur se répand dans la chambre. — 2. On voit briller l'armoire. — 3. Oui, la neige recouvre la plaine. — 4. Dans la cheminée. — 5. Oui, il s'engouffre en sifflant. — 6. Non, ce n'est pas une bonne soirée pour les voyageurs. — 7. Oui, les voyageurs ont de la peine à reconnaître leur chemin. — 8. Oui, c'est surtout en Décembre et Janvier qu'il fait bien froid. — 9. Non, le Dimanche on ne va pas aux champs. — 10. Il secoue son large manteau. — 11. Non, on ne souhaite pas le bonsoir le matin. — 12. A ses hôtes. — 13. Après avoir souhaité le bonsoir à ses hôtes il vient se réchauffer au feu qui pétille. — 14. Non, il ne refuse jamais de rendre service. — 15. Un homme obligeant est celui qui aime à rendre service.— 16. La basse-cour est la place où l'on élève la volaille (les poules, les coqs, les canards, les dindons, les oies.) — 17. Le verger est la place qu'occupent les arbres fruitiers : les pommiers, les poiriers, les pêchers, etc. —18. Parce qu'on est toujours bien aise de causer avec lui. — 19. Oui, il lit beaucoup. 20. Une société est au complet quand tous ses membres sont présents. — 21. Non, on ne se couche pas tard au village, on s'y couche de bonne heure. — 22. Dans leurs capes. — 23. Dans leurs manteaux. — 24. Oui, on se serre la main. — 25. Pendant la veillée les femmes filent et tricotent. — 26. En se serrant la main on se dit au revoir.

LA MÈRE.

Vous avez dix ans, et, quand vous vous comparez aux plus jeunes enfants qui jouent avec vous, vous vous trouvez un petit homme. C'est vous qui protégez les plus faibles quand on les bat. Toujours vous voulez porter dans vos bras votre petit frère ou votre petite sœur. Et pourtant vous avez besoin de votre mère pour vous protéger à votre tour.

Elle ne vous couche plus dans un berceau ; il y a longtemps

que vous couchez dans un vrai lit; que vous avez des dents assez solides pour mordre dans le pain ; mais votre pain, qui le met dans votre panier quand vous partez le matin pour l'école? Votre souper, qui le fait cuire pendant que vous êtes en classe? Le soir, quand vous rentrez à la maison, vous êtes content de trouver le feu allumé, la chambre bien propre, la table dressée, la soupe fumante, votre lit tout prêt : qui a fait tout cela? Est-ce votre père? Non, il travaille au dehors. Qui donc a pris soin de l'intérieur, du feu, de la lampe, de la chambre, du souper, du lit? Votre bonne mère.

C'est elle qui maintient dans la maison l'ordre et la propreté. L'argent que votre père gagne à la sueur de son front, elle le débourse sou par sou pour acheter vos souliers, vos vêtements, vos livres et bien d'autres choses, car vous coûtez beaucoup d'argent à vos parents.

Elle garde cependant toujours une petite somme pour l'avenir afin de vous acheter, si vous êtes malade, des médicaments, des tisanes, du bouillon, etc.

Sans elle, vous ne pouvez rien faire : si vous vous blessez en tombant, elle soulage votre mal par une compresse ; si vous déchirez vos vêtements en jouant, elle veille bien tard pour les raccommoder, car elle n'aime pas à vous voir aller par les rues avec des habits en lambeaux ; elle sait le moyen de calmer vos souffrances, de vous tenir propre.

Elle sait encore vous consoler quand vous pleurez, demander votre pardon quand vous avez fâché votre père ; elle vous encourage quand vous faites bien, elle vous gronde doucement quand vous faites mal.

Assise le soir au coin du foyer, comme elle vous presse contre son sein ! Les belles histoires qu'elle vous conte !

Aimez-la donc de tout votre cœur cette bonne maman que Dieu vous a donnée.

Exercice 23.

1. Quand les enfants de 10 ans se trouvent-ils de petits hommes? — 2. Les enfants se battent-ils souvent entr'eux? — 3. Que

veulent toujours faire les petits enfants? — 4. De qui ont encore besoin, pour les protéger eux-mêmes, les enfants de 10 ans? — 5. Leur mère les couche-t-elle dans un berceau? — 6. Se couchent-ils seuls? — 7. Couchez-vous dans un berceau? — 8. Qui fait cuire le souper des enfants pendant qu'ils sont en classe? — 9. Savez-vous faire la cuisine? — 10. A quelle heure soupez-vous? — 11. Avec quoi allume-t-on le feu? — 12. Votre père reste-t-il à la maison? — 13. Qui prend soin de votre maison? — 14. A quoi sert l'argent que gagne votre père? — 15. Ne coûtez-vous rien à vos parents? — 16. Votre mère débourse-t-elle tout l'argent? — 17. Que fait-elle si vous vous blessez en tombant? — 18. Que fait-elle à vos vêtements si vous les déchirez? — 19. Qui raccommode vos vêtements? — 20. Que n'aime pas à voir une mère qui a de l'ordre? — 21. Que fait votre mère quand vous fâchez votre père? — 22. La mère gronde-t-elle ses enfants quand ils font bien? — 23. Quel âge avez-vous? — 24. Qui devons-nous aimer le plus?

Exercice 24.

1. J'ai 20 ans. — 2. Non, on n'est pas un homme à 10 ans. - J'ai 2 frères et 3 sœurs. — 4. Oui, je suis plus jeune que vous. — 5. Oui, les grands frères doivent protéger leurs petits frères et leurs petites sœurs. — 6. Non, je ne couche pas seule, je couche avec ma sœur. — 7. Oui, je me couche seule. — 8. Non, je n'aime pas à coucher sur un lit de plume. — 9. Non, ce n'est pas mon père qui prend soin de mon intérieur, c'est ma mère. — 10. Oui, les enfants mettent souvent les choses en désordre. — 11. Elle le débourse sou par sou. — 12. Oui, l'eau froide soulage le mal de tête. — 13. Non, je ne porte pas de vêtements déchirés. — 14. Non, les enfants ne raccommodent pas eux-mêmes leurs vêtements. — 15. C'est leur mère. — 16. Pour raccommoder les vêtements on emploie une aiguille avec du fil, du coton ou de la laine. — 17. Non, les enfants ne se tiennent pas toujours propres ; ils se salissent souvent. — 18. On demande pardon à une personne quand on a offensé cette

personne. — 19. Non, ma mère ne me gronde pas souvent. — 20. Nous devons l'aimer de tout notre cœur. — 21. Oui, nous devons aussi aimer notre père de tout notre cœur. — 22. Oui, c'est Dieu qui nous l'a donnée.

LE PÈRE.

Votre mère n'est pas seule à vous aimer, à vous protéger, à pourvoir à vos besoins.

Dès la pointe du jour votre père est debout : il se rend aux champs s'il cultive la terre, à l'atelier s'il travaille dans une fabrique, à son magasin s'il est dans le commerce, à son bureau s'il écrit ou tient des registres dans une administration.

Peut-être est-il mineur : il descend alors dans les entrailles de la terre ; peut-être est-il pêcheur : il monte dans sa barque et va sur la mer.

Souvent la sueur ruisselle de son corps, mais il n'y songe pas et il continue de travailler. Il sait qu'il doit rapporter à la fin du jour, de la semaine, du mois, le prix de son travail à votre mère qui en a besoin pour acheter de quoi nourrir toute la famille.

Quand votre père rentrera le soir, et qu'il vous prendra sur ses genoux, embrassez-le bien pour lui faire oublier toutes les fatigues que vous lui avez coûtées dans la journée. Il vous demandera si vous avez bien travaillé à vos devoirs, si vous avez su vos leçons, si votre maître est content de vous et il sera bien fâché si vous lui dites que vous n'avez songé qu'à jouer.

Suivez l'exemple de votre père et de votre mère, soyez laborieux, car toute créature humaine est sur la terre pour travailler.

Exercice 25.

1. Qui est-ce qui vous aime, vous protège, et pourvoit à vos besoins quand vous êtes jeunes? — 2. Votre père reste-t-il tard

au lit? — 3. Où va-t-il cultiver la terre? — 4. S'il travaille dans une fabrique, où va-t-il? — 5. S'il est commerçant, où va-t-il? — 6. Que fait-il s'il est mineur? — 7. Y a-t-il des mines d'or dans le Colorado?—8. Que va faire le pêcheur sur la mer? — 9. Pourquoi votre père travaille-t-il? — 10. Que rapporte-t-il à votre mère? — 11. Pourquoi votre mère a-t-elle besoin du salaire de votre père? — 12. Que ferez-vous quand votre père rentrera le soir? — 13. Que faites-vous quand votre père rentre le soir? — 14. Que voulez-vous faire oublier à votre père en l'embrassant? — 15. Que vous demandera votre père? — 16. Sera-t-il content si vous lui dites que vous n'avez pas su vos leçons et que vous n'avez pensé qu'à jouer? — 17. Quel exemple devons-nous suivre? — 18. Devons-nous être laborieux? — 19. L'enfant doit-il aimer et respecter ses parents? — 20. Le père et la mère doivent-ils donner le bon exemple à leurs enfants? — 21. Sommes-nous sur la terre pour ne rien faire?

Exercice 26.

1. Non, notre mère n'est pas seule à nous aimer. — 2. Non, je ne me lève pas dès la pointe du jour. — 3. On appelle cultivateur celui qui cultive la terre. — 4. On appelle commerçants ceux qui font du commerce. — 5. Faire du commerce ou faire des affaires, c'est acheter des marchandises et les vendre avec bénéfice. — 6. Les mineurs travaillent dans les mines. — 7. Oui, pour trouver l'or on creuse la terre. — 8. Le prix du travail s'appelle salaire. — 9. On pêche la morue sur les bancs de Terre-Neuve. — 10. Non, la sueur ne ruisselle pas du corps quand on a froid. — 11. Non, il ne cesse pas de travailler quand la sueur ruisselle de son front, il continue. — 12. Oui, on se fatigue en travaillant. — 13. Elle achète de quoi nourrir et de quoi vêtir toute la famille. — 14. Il me prendra sur ses genoux. — 15. Non, il ne me prend plus sur ses genoux, je suis trop grand. — 16. Oui, j'embrasse mon père tous les soirs. — 17. Oui, il me gronde quand je fais quelque chose de mal. — 18. L'homme laborieux est celui qui aime à travailler — 19.

On appelle fainéant celui qui n'aime pas le travail. — 20. Oui, tout le monde sur la terre doit travailler.

LE GRAND-PAPA.

Voilà le grand-papa qui rentre de sa petite promenade. Les enfants s'empressent autour de lui. Ils emportent dans sa chambre son chapeau, son manteau, sa canne.

Ils roulent auprès du feu son grand fauteuil à bras. Le vieillard les embrasse et les remercie, il s'assied au coin du feu. Il prend le plus petit sur ses genoux et écoute son babil enfantin. Les plus grands viennent le prier de leur faire réciter leurs leçons. Il met ses lunettes et prend le livre. Il explique à l'un les mots difficiles, il fait compter l'autre, et un troisième le consulte sur une page d'écriture.

Et quand tous les exercices sont finis on se serre autour de lui en lui demandant de raconter une de ces belles histoires qu'on aime tant. Et le bon vieillard raconte à ses petits-enfants ce qui lui est arrivé dans son jeune temps. Tantôt il leur parle des pays qu'il a visités, loin, bien loin d'ici, tantôt il leur décrit une bataille avec des détails qui les font frémir. D'autres fois il leur parle du village, de ses souvenirs d'enfance, et il a vu bien des choses, le grand-papa! Il est bien vieux, ses cheveux sont tout blancs, son front est sillonné de rides, sa vue baisse. Il ne peut plus marcher qu'appuyé sur son bâton ; bien souvent il est malade, il passe des nuits sans sommeil, mais malgré les infirmités de la vieillesse il est gai et aimable, on ne s'ennuie jamais avec lui. On l'entend souvent dire aux jeunes-gens : ,,Amusez-vous bien, à condition de travailler de même.'' Il a pour chacun une bonne parole et de bons avis, car ses longues années lui ont donné bien de l'expérience, et ceux qui sont plus jeunes s'empressent toujours de suivre ses conseils.

Exercice 27.

1. Qu'est-ce que c'est que votre grand-papa? — 2. D'où rentre le grand-papa? — 3. Autour de qui s'empressent les enfants? — 4. Qu'emportent-ils dans la chambre? — 5. Quel fauteuil roulent-ils auprès du feu? — 6. Où s'assied le grand-papa? — 7. Qu'écoute-t-il? — 8. Les enfants babillent-ils? — 9. De quoi les plus grands enfants viennent-ils le prier? — 10. Sur quoi le grand-papa met-il ses lunettes? — 11. A qui le grand-papa explique-t-il les mots difficiles? — 12. Que fait-il faire à l'autre? — 13. Que fait-on quand les exercices sont finis? — 14. Que raconte le grand-papa à ses petits enfants?— 15. Leur raconte-t-il toujours la même chose? — 16. Décrivez-nous ce que vous voyez devant vous dans la classe. — 17. Le grand-papa est-il bien jeune? — 18. Décrivez-nous les cheveux et le front du grand-papa. — 19. Peut-il marcher sans bâton? —20. Dort-il bien? — 21. Les infirmités de la vieillesse le rendent-elles triste et désagréable? — 22. Que dit-il souvent aux jeunes gens? — 23. Les vieillards ont-ils plus d'expérience que les jeunes gens? — 24. Suivez-vous toujours les conseils de votre professeur? — 25. Les conseils de votre professeur sont-ils toujours bons à suivre?

Exercice 28.

1. Ma grand-maman est la mère de mon père ou de ma mère. — 2. Oui, le grand-papa est allé à la promenade. — 3. Auprès du feu. — 4. Oui, il s'assied au coin du feu. — 5. Il prend le plus petit. — 6. Oui, les petites filles babillent plus que les petits garçons. — 7. De leur faire réciter leurs leçons. — 8. Nous consultons notre professeur sur l'orthographe d'un mot quand nous ne savons comment écrire ce mot. — 9. Quand tous les exercices sont finis. — 10. On lui demande de raconter de ces belles histoires qu'on aime tant. — 11. Il leur raconte ce qui lui est arrivé dans son jeune temps. — 12. Il leur parle des pays qu'il a visités. — 13. Les pays qu'il a visités sont

situés loin, bien loin d'ici. — 14. Certainement il a assisté à une bataille puisqu'il la décrit. — 15. Oui, les cheveux blanchissent quand on vieillit. — 16. Oui, quand la vue baisse on voit moins clair. — 17. Oui, il marche à l'aide d'un bâton. — 18. Non, je ne suis pas malade, je me porte bien. — 19. Oui, je dors bien pendant la nuit. — 20. Oui, les vieillards ont souvent des infirmités. — 21. Non, on ne s'ennuie pas avec les gens aimables. — 22. Il dit aux jeunes gens de bien s'amuser à condition de travailler de même. — 23. Oui, les parents donnent de bons conseils à leurs enfants. — 24. Non, les enfants ne suivent pas toujours les conseils de leurs parents.

LES GAËLS ET LES GAULOIS.

Aux époques les plus reculées de l'histoire, le beau pays de France était une contrée sauvage, couverte d'immenses forêts et de marais profonds où erraient quelques rares peuplades de Gaëls vivant de chasse. C'étaient des hommes de haute stature et à larges épaules ; ils avaient la peau blanche, les yeux bleus, la chevelure blonde et flottante. Leurs armes étaient des haches ou des couteaux de pierre, des flèches dont la pointe était une arrête de poisson ou un caillou tranchant.

Au bras gauche ils portaient un bouclier de bois long et étroit, et de la main droite, ils balançaient tantôt un pieu durci au feu, tantôt un lourd assommoir ou massue.

Pour se donner un aspect plus terrible en présence des ennemis, ils se peignaient le corps en bleu. C'est ce qu'on appelle le tatouage que pratiquent encore les sauvages de nos jours.

Plus tard, les Gaëls devenaient un peuple puissant appelé Gaulois ; le pays qu'ils habitaient prenait le nom de Gaule.

Les demeures des Gaulois étaient réunies en bourgades dans les clairières des bois, au bord des fleuves ou dans les îlots des marécages, partout enfin où ils pouvaient se défendre plus facilement si on les attaquait.

Les huttes qui leur servaient d'habitations étaient rondes :

des poteaux entrelacés de branches d'osier en formaient les murs ; le toit était pointu et couvert de chaume. Le foyer était entouré de pierres et occupait le milieu de la hutte ; l'air et la lumière ne pouvaient pénétrer à l'intérieur que par l'ouverture de la porte. Tout l'ameublement consistait en tables et en sièges grossiers ainsi qu'en peaux de bêtes servant de tapis et de lits.

Les Gaulois connaissaient les métaux : avec l'or et l'argent ils fabriquaient des bijoux ; le fer et le cuivre servaient à fabriquer des armes et des outils. Ils étaient très-hospitaliers à l'égard des étrangers ; ils les invitaient à d'interminables repas pour les entendre parler et apprendre d'eux les nouvelles du dehors.

Exercice 29.

1. A quelle époque le beau pays de France était-il une contrée sauvage ? — 2. De quoi était couverte la France aux époques les plus reculées de l'histoire ? — 3. Comment appelait-on les peuplades qui erraient dans ces immenses forêts ? — 4. Qu'étaient les Gaëls ? — 5. Les Gaëls étaient-ils très-grands ? — 6. Avaient-ils les épaules larges ? — 7. Avaient-ils la peau blanche ? — 8. Décrivez leur chevelure. — 9. Décrivez aussi leurs armes. — 10. Les Gaëls avaient-ils des fusils et des canons ? — 11. Que portaient-ils au bras gauche ? — 12. Que balançaient-ils de la main droite ? — 13. Balançaient-ils en même temps le pieu et l'assommoir ? — 14. Que faisaient-ils pour se donner un aspect plus terrible ? — 15. Comment appelle-t-on cette opération ? — 16. Les sauvages pratiquent-ils encore le tatouage ? — 17. Que devenaient plus tard les Gaëls ? — 18. Comment se nommait le pays qu'habitaient les Gaulois ? — 19. Où étaient réunies les demeures des Gaulois ? — 20. Pourquoi choisissaient-ils les îlots des marécages pour y placer leurs demeures ? — 21. Habitaient-ils des maisons ? — 22. Quelle était la forme de leurs huttes ? — 23. De quoi étaient formés les murs ? — 24. Quelle forme avait le toit ? — 25. Quelle place

occupait le foyer? — 26. Par où pénétraient l'air et la lumière? — 26. En quoi consistait l'ameublement? — 27. Sur quoi couchaient-ils? — 28. Qu'est-ce qui leur servait de lits? — 29. Que fabriquaient les gaulois avec l'or et l'argent? — 30. Fabriquaient-ils des armes avec l'or et l'argent? — 31. A quoi servaient le fer et le cuivre du temps des Gaulois? — 32. Les Gaulois étaient-ils hospitaliers? — 33. Pourquoi invitaient-ils les étrangers à d'interminables repas?

Exercice 30.

1. Non, la France n'est pas maintenant une contrée sauvage. — 2. Oui, aux époques les plus reculées de l'histoire, la France était une contrée sauvage. — 3. Ils vivaient de chasse. — 4. Oui, les Gaëls étaient grands. — 5. Leur peau était blanche. — 6. Oui, ils avaient les yeux bleus. — 7. Leur chevelure était blonde et flottante. — 8. Leurs armes étaient des haches ou des couteaux de pierre, etc. — 9. Non, les fusils et les canons n'étaient pas inventés du temps des Gaëls. — 10. Au bras gauche. — 11. Ils portaient un bouclier de bois long et étroit. — 12. Non, je n'aime pas toujours à lire, j'aime tantôt à lire, tantôt à écrire. — 13. Ils se peignaient le corps en bleu. — 14. Pour se donner un aspect plus terrible. — 15. Ils devenaient un peuple puissant appelé Gaulois. — 16. Il prenait le nom de Gaule. — 17. Dans les clairières des bois. — 18. Non, les demeures des Gaulois n'étaient pas dispersées; elles étaient réunies dans les clairières des bois ou dans les îlots des marécages. — 19. Ils choisissaient ces endroits parce qu'ils pouvaient s'y défendre plus facilement si on les attaquait. — 20. Elles étaient rondes. — 21. Non, ils ne vivaient pas dans des maisons, ils vivaient dans des huttes. — 22. Ils étaient formés de poteaux entrelacés de branches d'osier. — 23. De chaume. — 24. Non, ma maison n'est pas couverte de chaume, elle est couverte d'ardoises. — 25. Il était pointu. — 26. Le milieu de la hutte. — 27. Non, les huttes des Gaulois n'avaient pas de fenêtres. —

28. Par l'ouverture de la porte. — 29. Avec l'or et l'argent. — 30. A fabriquer des armes et des outils. — 31. A l'égard des étrangers.

CORRECTION DES PARESSEUX.

Autrefois en Hollande, quand on savait qu'un homme capable de travailler et de gagner sa vie faisait le métier de mendiant, on le saisissait, on le descendait dans un trou profond où se trouvait une pompe, et on ouvrait un robinet dont l'eau coulait dans le trou. Alors, pour ne pas être bientôt noyé, le paresseux était obligé de pomper sans relâche. Pendant qu'il luttait contre l'eau, qui montait toujours, mais lentement, des citoyens faisaient des paris sur les bords du puits : l'un gageait que cet homme était un fainéant et que bientôt il serait enseveli sous l'eau ; l'autre soutenait, au contraire, qu'il s'en tirerait.

Enfin, après qu'il avait passé ainsi quelques heures dans un rude travail et de cruelles angoisses, on le retirait plus mort que vif et on le mettait en liberté.

IMITATION DU PRÉCÉDENT.

(Mettre au présent.)

En Hollande, quand on sait . . .

UNE INVITATION.

Voulez-vous venir avec moi à la campagne ? — S'il faisait beau j'irais volontiers, mais il pleut à verse et si nous sortions, nous serions trempés jusqu'aux os. — Je crois que la pluie cessera bientôt. S'il ne pleut pas cette après-midi, viendrez-vous ? — Oui, s'il ne pleut pas je vous accompagnerai. — Nous prendrons une voiture, n'est-ce pas ? — Je le

préférerais si j'avais de l'argent sur moi, mais j'ai oublié mon porte-monnaie. — Je vous prêterai ce que vous voudrez. — Si vous me prêtez seulement, 5 francs cela suffira. — Que ferons-nous à la campagne? — Nous chasserons, nous pêcherons ; si nous étions au mois de décembre, nous irions patiner sur le lac, mais, comme nous ne sommes qu'en septembre, nous irons en bateau ; ce sera tout aussi amusant. — A quelle heure partirions-nous, si le temps se mettait au beau? — Vers une heure. — Alors, si vous le voulez, nous dînerons ensemble. — Ce serait avec plaisir, mais ma mère n'est pas avertie, elle pourrait être inquiète. — Vous lui enverrez une dépêche. — Bien, si je ne vous dérange pas, je reste. — Si vous me dérangiez, je ne vous inviterais pas ; nous sommes assez amis pour ne pas nous gêner, l'un envers l'autre. — Certainement. Je crois que vous aviez raison et que nous aurons une belle après-midi, voilà déjà le soleil qui paraît. — Nous allons avoir beaucoup de plaisir. — Nous en aurions encore plus si Charles était avec nous ; il est si gai ! — Nous passerons le prendre, si vous voulez? — Ce serait inutile, il n'est pas chez lui. Alors nous nous amuserons sans lui.

LA PELOTE.

Un Génie parait un jour devant un enfant. Tiens, dit-il, prends ce peloton, c'est le fil de tes jours. Quand ta vie te paraîtra un fardeau tire le fil et tes jours passeront comme un éclair. Quand, au contraire, tu seras content de ton sort, ne touche pas au peloton, le temps s'arrêtera pour toi et tu ne vieilliras pas.

L'enfant reçoit avec joie le précieux cadeau et en fait bientôt usage.

Si j'avais 10 ans, dit-il, je n'aurais plus de bonne, personne ne m'empêcherait de jouer à ma fantaisie, je pourrais faire ce que je voudrais.

Pour avoir 10 ans, il dévide quelques tours du peloton.

L'enfant n'a plus de bonne, il est vrai, mais on lui a donné un précepteur. Chaque jour il tire un peu le fil pour abréger l'heure de la leçon. Si j'avais 20 ans, pense-t-il, je n'aurais plus de précepteur, personne ne surveillerait toutes mes actions et je ne passerais pas toute la journée courbé sur mes livres. Il dévide tant la pelote, qu'il se sent de la barbe au menton. Me voilà heureux, s'écrie-t-il, je suis libre ! Mais il est bientôt dégouté de cette liberté. Il envie le sort des hommes qui ont une position, une famille.

S'il tirait le fil, il aurait, lui aussi, tout cela. Et il dévide, il dévide si bien le peloton, qu'il occupe bientôt un emploi très-lucratif et habite une maison magnifique où il est environné de jolis enfants.

Mais le travail le fatigue et le babil de ses enfants l'ennuie. Si j'avais 20 ans de plus, pense-t-il encore, on me donnerait ma retraite et je marierais mes enfants. Le peloton est sous sa main, il le tire. Aussitôt le nombre de ses enfants a doublé et ses cheveux ont blanchi. Quand il voit ses brus il veut être grand-père. Il serait si heureux s'il avait des petits-enfants ; il aimerait tant à les faire sauter sur ses genoux. Les petits garçons et les petites filles arrivent, remplissant de leurs cris la chambre de leur grand-père. Mais les rhumatismes et les paralysies arrivent en même temps et le vieillard reste cloué sur son lit. Il peut, d'un geste, terminer toutes ses douleurs, car le peloton est toujours à côté de lui, mais il tient maintenant à la vie qu'il voit si courte. Un jour cependant, ses souffrances devenant insupportables, il tire le peloton et le voilà tranquille pour toujours.

Le jeune homme n'avait pas vécu plus de 2 mois depuis la la visite du Génie.

Exercice 31.

1. Que donne le Génie à l'enfant? — 2. Que représente le peloton? — 3. Aimeriez-vous à avoir un pareil peloton? — 4. Si vous en aviez un, tireriez-vous souvent le fil? — 5. Quel

âge désireriez-vous avoir? — 6. Pourquoi désireriez-vous avoir cet âge? — 7. Que feriez-vous si vous aviez cet âge? — 8. Que faisiez-vous quand vous aviez dix ans? — 9- Aimiez-vous beaucoup à jouer, quand vous aviez 10 ans? — 10. Quels jeux préfériez-vous? — 11. Faisiez-vous tout ce que vous vouliez à dix ans? — 12. Abrégeriez-vous l'heure de vos leçons de français, si vous aviez le peloton du Génie? — 13. Voudriez-vous être plus âgé? — 14. Voudriez-vous avoir 100 ans? — 15. Passeriez-vous toute la journée à étudier le français, si vous en aviez le temps? — 16. Vous avez 16 ans et moi 36; si vous aviez 30 ans quel âge aurais-je? — 17. J'ai 25 ans et vous 15; quel âge auriez-vous si j'avais 35 ans? — 18. Seriez-vous heureuse si vous aviez tout ce que vous désirez? — 19. Que vous faudrait-il, Monsieur, pour vous rendre heureux? — 20. Que vous faudrait-il, Mademoiselle, pour vous rendre heureuse? — 21. Enviez-vous le sort des autres? — 22. Envieriez-vous mon sort si j'étais très-pauvre et très-malheureux? — 23. Pourrions-nous voir si nous n'avions pas d'yeux? — 24. Si nous n'avions pas d'oreilles pourrions-nous entendre? — 25. Entendrions-nous si nous n'avions pas d'oreilles? — 26. Mourrions-nous si nous ne mangions pas? — 27. Pourrions-nous vivre sans manger? — 28. Vivrions-nous si nous ne buvions pas? — 29. Apprendriez-vous si vous n'étudiiez pas?

Exercice 32.

1. Oui, si j'avais 90 ans je serais vieux. — 2. Je désirerais avoir toujours 30 ans. — 3. Non, je ne voudrais pas vieillir. — 4. Oui, si j'avais 10 ans je serais un enfant. — 5. Oui, quand j'étais petit j'allais à l'école. — 6. J'étudiais. — 7. Oui, j'écoutais toujours le professeur. — 8. Oui, le professeur grondait ceux qui n'écoutaient pas. — 9. Oui, nous travaillions beaucoup en classe. — 10. Non, à 10 ans je n'apprenais pas le français. — 11. Oui, j'aimais beaucoup l'hiver quand j'étais enfant. — 12. Parce que l'hiver je glissais et patinais sur la glace. — 13. Oui, je tombais quelquefois. — 14. Non, quand

je tombais je ne pleurais pas. — 15. Non, si nous n'avions pas de jambes nous ne marcherions pas. — 16. Non, si mon professeur était méchant je ne l'aimerais pas. — 17. Oui, j'aurais peur si je voyais un loup près de moi. — 18. Si je voyais un loup je fuirais. — 19. Non, si j'avais 50 ans je ne serais plus un jeune homme. — 20. Non, je ne serais pas encore un vieillard

---

LA FUITE DU COLLÈGE.

Edouard *aime* bien *à étudier*, mais il aime aussi la liberté et il est bien *fâché que* les vacances *soient* près de finir. Son ami Arthur vient le voir et ils *s'étonnent* ensemble *que* leurs parents n'*aient* pas pitié de leurs larmes et les *obligent* à retourner au collège.

Le jour de la rentrée, Edouard se jette au cou de sa mère en lui disant : Je *préfère*, bonne maman, *que* vous me *gardiez* auprès de vous et *que* vous me *donniez* un précepteur. Mais la maman est inflexible, et Edouard est conduit à la pension.

Il y rencontre son ami Arthur et tous deux projettent de s'enfuir du collège en passant par-dessus le mur du jardin.

Il est midi quand ils prennent cette belle résolution et ils *désirent qu'il fasse* déjà nuit pour la mettre a exécution. Je *souhaite qu*'il n'y *ait* pas de lune ce soir, dit Arthur, *afin que* personne ne nous *aperçoive. C'est dommage que* nous *n'ayons* pas la clé de la petite porte du jardin. La nuit est venue et un des souhaits des enfants est comblé : la lune est cachée par de gros nuages noirs. Edouard et Arthur escaladent le mur, ils sont libres ! Mais où aller ? A ce moment-là des pas se font entendre, nos deux fugitifs se cachent, car ils *craignent qu'*on ne se *soit* déjà *aperçu* de leur fuite et *tremblent qu'*on ne *vienne* leur faire réintégrer le collège qu'ils quittent avec tant de plaisir.

Tout est silencieux de nouveau ; ils sortent de leur cachette et s'éloignent de ce qu'ils appellent leur ancienne prison. Bientôt ils se trouvent sur les bords d'une forêt ; que vont-

ils faire? Retourner en arrière? Quelle honte! Ils s'engagent dans l'étroit sentier qui traverse la forêt et frémissent au moindre bruit du vent.

Je *regrette* bien que nous *ayons quitté* le collège, dit Edouard, et je *m'étonne que* cette idée te *soit venue.* — Mais ce n'est pas à moi qu'elle est venue, réplique Arthur, et je *suis* vraiment *surpris que* tu *veuilles* rejeter sur moi seul la faute que nous avons commise ensemble.

Tout à coup une voix se fait entendre: ,,Qui vive?" dit la voix d'un ton terrible, et une bande de voleurs entoure bientôt nos deux héros épouvantés.

Où allez-vous? leur dit le chef. — Nous nous rendons chez nous, au château de X, nous nous sommes égarés. — Vous mentez, *j'ordonne* que vous me *disiez* la vérité. Edouard et Arthur restent muets. — Allons, *j'entends que* vous me *parliez*, vocifère le brigand. — Nous nous sommes échappés du collège, murmure Arthur, et ne savons quel chemin prendre pour aller à la ville voisine. — *Trouvez bon que* je vous *serve* de guide, mes agneaux, reprend le bandit avec un sourire qui fit frissonner les deux pauvres prisonniers. — Je *suis charmé*, ajoute-t-il, *que* le hasard vous *ait mis* sur mon chemin. — Allons, en avant, marche!

Exercice 33.

1. Qu'aime Edouard? — 2. Aimez-vous aussi à étudier? — 3. Qu'aime aussi Edouard? — 4. De quoi est-il fâché? — 5. Etes-vous fâché que nous étudiions les règles du subjonctif? — 6. De quoi s'étonne Edouard avec son ami Arthur? — 7. Vous étonnez-vous que nous vous obligions à parler français dans les classes françaises? — 8. Que fait Edouard le jour de la rentrée? — 9. Que dit Edouard à sa mère en se jetant à son cou? — 10. Que préfère-t-il? — 11. Que préférez-vous que je vous donne, une fleur ou un bonbon? — 12. La maman d'Edouard se laisse-t-elle fléchir? — 13. Qui Edouard rencontre-t-il à la pension? — 14. Que projettent-ils ensemble? — 15. Comment projettent-ils

de s'enfuir ? — 16. A quelle heure prennent-ils cette belle résolution ? — 17. Que désirent-ils pour exécuter cette résolution ? — 18. Que souhaitent-ils ? — 19. Dans quel but souhaitent-ils qu'il n'y ait pas de lune ? — 20. Faites 5 souhaits. — 21. Par quoi la lune est-elle cachée quand Edouard et Arthur escaladent le mur ? — 22. Qu'arrive-t-il quand les enfants ont escaladé le mur ? — 23. Pourquoi les deux fugitifs se cachent-ils ? — 24. Pourquoi tremblent-ils ? — 25. Que font-ils quand tout est silencieux de nouveau ? — 26. Où se trouvent-ils bientôt ? — 27. Pourquoi ne veulent-ils pas retourner en arrière ? — 28. Où s'engagent-ils ? — 29. Que regrette Edouard ? — 30. Regrettez-vous de ne plus aller en classe ? — 31. De quoi s'étonne Edouard ? — 32. De quoi est surpris Arthur ? — 33. Qu'arrive-t-il tout-à-coup ? — 34. Que dit la voix ? — 35. Qu'arrive-t-il ensuite ? — 36. Que demande le chef des voleurs à Edouard et à Arthur ? — 37. Que répondent-ils ? — 38. Qu'ordonne le chef ? — 39. Edouard et Arthur répondent-ils ? — 40. Qu'entend le brigand ? — 41. Les enfants avouent-ils la vérité ? — 42. Que dit le chef aux enfants après qu' Arthur a avoué qu'ils s'étaient échappés du collège ? — 43. Qu'ajoute le chef. — 44. Etes-vous charmé que cet exercice soit fini ?

Exercice 34.

1. Oui, j'aime bien à étudier. — 2. Oui, j'aime aussi la liberté. — 3. Non, je ne suis pas fâché que les leçons ne soient pas plus longues. — 4. Je m'étonne que vous parliez si bien après si peu de leçons. — 5. Je préfère que nous parlions anglais. — 6. Nous préférons que vous preniez votre leçon le matin. — 7. Oui, je préfère que vous me donniez la leçon dans l'après-midi. — 8. Oui, je désire que nous finissions ce livre le plus tôt possible. — 9. Oui, je désire qu'il fasse beau demain. — 10. Non, je ne désire pas aller en Europe. — 11. Oui, je préfère aller en Asie. — 12. On défend de parler anglais dans nos classes afin que les élèves s'habituent à penser en français ou en allemand. — 13. Oui, quand je fais quelque chose de mal je crains qu'on ne me voie. — 14. Oui, les voleurs crai-

gnent que nous ne les voyions. — 15. Non, je ne crains pas que vous me voyiez parce que je ne fais rien de mal. — 16. Oui, je regrette que l'hiver soit passé. — 17. Non, je ne regrette pas d'avoir appris le français. — 18. Oui, nous regrettons que nos amis nous quittent. — 19. Oui, je regrette de ne pas être riche. — 20. Non, je ne m'étonne pas qu'un paresseux n'apprenne jamais rien. — 21. Non, je ne m'étonne pas d'apprendre si vite. — 22. Non, il n'est pas étonnant qu'on apprenne quand on étudie beaucoup. — 23. Je suis surpris que vous compreniez tout ce que je dis. — 25. Oui, j'ordonne que vous fassiez cet exercice, et j'entends que vous le finissiez avant ce soir. — 18. Oui, je trouve bon que vous pensiez ceci, mais je trouve mauvais que vous exprimiez votre pensée. — 19. Oui, je suis, charmé que vous soyez en bonne santé. — 20. Non, je ne suis pas fâché qu'une chose heureuse arrive à mon voisin.

II.

CHEZ LES BRIGANDS.

Edouard et Arthur sont dans une caverne bien humide, bien sombre, couchés sur une poignée de paille et ils cherchent le moyen de s'évader de la caverne comme ils se sont échappés du collège. — *Il faut*, dit Arthur, *que* nous *fassions* semblant de dormir et que nous *ronflions* même très-fort pour leur ôter tout soupçon. En effet, les 2 enfants se mettent à ronfler à qui mieux mieux, si fort même qu'ils éveillent ceux des brigands qui sont déjà endormis. *Est-il possible que* ces gaillards-là *puissent* dormir d'un si bon sommeil et *que* la peur ne les *tienne* pas éveillés, se dit le chef ; *il est rare que* des enfants de leur âge *soient* si courageux ; *il est bon que je m'assure* si leur sommeil est bien réel . . . *Il se peut qu*'ils *dorment* cependant . . . voyons ! et il leur approche la lampe de la figure. Un ronflement plus sonore s'échappe du gosier d'Edouard et éteint la lampe. Diable ! dit le brigand, *il est certain que* celui-ci *dort* d'un profond sommeil. Voyons l'autre. Il rallume la lampe et s'approche d'Arthur. Celui-ci sent l'haleine du brigand sur sa

figure mais il ne perd pas son sang-froid, il murmure tout bas, comme dans un rêve : ,,Oui, bonne maman, j'ai été bien sage, et ses deux bras entourent le cou de son terrible gardien, qui sourit à l'idée d'être appelé maman. *Il est clair que* celui-là aussi *dort* comme une marmotte. Mais réfléchissons un peu continue-t-il. Que puis-je faire de ces 2 enfants? *Il est probable* que les parents *vont* mettre la police sur nos traces, et *il est difficile que* nous *échappions* à ses recherches. *Il vaut donc mieux que* nous *relâchions* nos 2 prisonniers. Cette résolution une fois prise, notre voleur prudent *ordonne* à ses hommes *de* renfermer Edouard dans un tonneau défoncé d'un bout, mais qu'ils refoncent aussitôt. D'un coup de pied l'un des voleurs envoie le tonneau rouler en bas de la colline et le pauvre Edouard, peu habitué à ce genre de locomotion, perd bientôt connaissance.

Quant à Arthur, on l'attache à un arbre et toute la bande s'enfuit. *Qu'*Edouard, lorsqu'il revient à lui dans son tonneau, *ait* la certitude de sa fin prochaine, cela ne nous étonne pas. Il cherche bien à disjoindre les douves du tonneau, mais *quoi qu'il fasse*, et *quels que soient* ses efforts, le tonneau reste parfaitement clos. *A moins que* quelqu'un *ne vienne* à son secours il n'y a plus d'espoir pour le pauvre Edouard.

D'un autre côté, Arthur attaché à son arbre, se dit en lui-même :—*Pourvu que* quelque loup *n'ait* pas l'occasion de passer par ici et *qu'il* ne lui *prenne* la fantaisie de dîner à mes dépens!—*Ce n'est pas qu'il soit* peureux, mais *supposons que* vous *soyez* à sa place! Il cherche dans sa tête un moyen *qui puisse* le tirer de cette fâcheuse position, mais il n'en trouve aucun ; la seule chance qu'il ait encore, c'est qu'un bucheron le *voie* et *accoure* le délivrer.

Mais revenons à Edouard.

Il se tourne et se retourne dans son tonneau, et collant un œil au trou de la bonde, il cherche à voir ce qui se passe au dehors.

Si limité *que soit* pour lui l'horizon, son espoir renaît à la vue du soleil qui dore la cîme des arbres, et des oiseaux qui volti-

gent de branche en branche. Mais tout à coup, *sans qu'il puisse* s'expliquer pourquoi, il ne voit plus rien, tout est noir devant lui. Il se frotte les yeux et cherche le trou de la bonde ; sa main rencontre quelque chose de velu ; il le saisit, le tire à lui, et aussitôt il se sent emporté, lui et son tonneau, avec une rapidité vertigineuse. Il reconnait alors qu'il tient la queue d'un renard et que l'animal, en s'enfuyant, traîne le tonneau après lui.

Ce véhicule d'une nouvelle espèce rebondit sur les pierres du chemin et Edouard ainsi cahoté se meurtrit les coudes et les genoux.

Heureusement qu'une pierre plus aiguë que les autres enfonce une des douves du tonneau et que, cette douve crevée, les autres se détachent l'une après l'autre.

Edouard voyant sa prison s'écrouler sur lui lâche la queue du renard et reste étendu sur le sol, à moitié mort, mais libre.

Son premier soin, quand il peut se relever, est de se mettre à la recherche de son ami qu'il trouve dans la triste situation que nous avons décrite.

Il le délivre aussitôt et tous deux retournent au collège qu'ils n'auront plus de si tôt l'envie de quitter.

Si incroyable *que* vous *paraisse* cette histoire, je vous en garantis l'authenticité, *non que j*'en *aie* été le héros ou le témoin, mais elle m'a été racontée par des personnes qui, *jamais que je sache*, n'ont menti.

Exercice 34 bis.

1. Où sont Edouard et Arthur et dans quelle position sont-ils? — 2. Que cherchent-ils? — 3. Comment cherchent-ils à s'évader de la caverne? — 4. Que dit Arthur? — 5. Que fallait-il qu'ils fissent, suivant Arthur? — 6. Ronflez-vous en dormant? — 7. Pourquoi fallait-il qu'Edouard et Arthur ronflassent. — 8. Comment ronflent les deux enfants? — 9. Qui éveillent-ils? — 10. Que se demande le chef? — 11. Est-il rare que vous écriviez vos exercices sans fautes? — 12. De quoi est-il bon

que le chef s'assure? — 13. De quoi était-il bon que le chef s'assurât? — 14. Qu'est-ce qui s'échappe du gosier d'Edouard? — Que fait le brigand après avoir rallumé la lampe? — 16. Quelles paroles murmure Arthur en entourant de ses deux bras le cou de son terrible gardien? — 17. A quelle idée sourit le brigand? — 18. Est-il difficile que vous appreniez une langue si vous ne l'étudiez pas? — 19. Que vaut-il mieux que fassent les brigands, suivant leur chef? — 20. Qu'ordonne le chef après avoir pris la résolution de relâcher ses deux prisonniers? — 21. Dans quoi renferment-ils Edouard? — 22. Le pauvre Edouard s'amuse-t-il beaucoup dans son tonneau? — 23. Que fait-on d'Arthur? — 24. Les voleurs restent-ils là après avoir attaché Arthur? — 25. Cela vous étonne-t-il qu'Edouard, lorsqu'il revient à lui ait la certitude de sa fin prochaine? — 26. Que cherche-t-il à faire? — 27. Malgré quoi le tonneau reste-t-il parfaitement clos? — 28. Y a-t-il encore quelque espoir pour le pauvre Edouard? — 29. Dans quel cas y a-t-il de l'espoir pour lui? — 30. Dans quel cas y aurait-il de l'espoir pour lui? — 31. Que se dit, d'un autre côté, Arthur attaché à son arbre? — 32. Est-ce qu'il est peureux? — 33. Auriez-vous eu peur à sa place? — 34. Que cherche Arthur, dans sa tête? — 36. Quand Edouard lâche-t-il la queue du renard? — 37. Quel est son premier soin quand il peut se relever? — 38. Comment finit l'histoire?

LA FUITE DU COLLÈGE.

(Imitation du précédent.)

Quoique Edouard ne — pas un élève paresseux il aime beaucoup plus — — qu' — — ; il est donc très-fâché de ce que les vacances — — —. Arthur — est un de ses camarades vient chez — et ils sont surpris de voir que leurs parents — — — et — les obliger — — —.

Quand le jour de la rentrée — —, Edouard en — — au cou de sa mère — — qu'il — qu' — — — auprès — — et qu' — — — un précepteur.

La maman, cependant, ne cède pas — — — et on — le pauvre Edouard au — où — — son ami Arthur. Les deux enfants forment — le — de — ensemble la — sans qu'on — — en — le mur qui — le jardin.

Il n'est que — quand ils décident — — — et il leur tarde d' — — —. Ils sont fâchés que la nuit ne — — — et souhaitent de tout leur cœur que ce soir-là il ne — — —, car si la nuit — — personne ne — — de leur fuite. Il est bien malheureux qu' — — — la clé de la petite porte du jardin pour — s'échapper — là. Enfin — — nuit et la lune ne — pas, le premier souhait des enfants — —. Ils réussissent, après quelques efforts — — le mur et les voilà — —.

Mais alors ils — — où aller. Au même instant ils entendent —. Nos deux fugitifs, efrayés que leur fuite — — déjà connue, tremblent à la pensée d' — — et d— — de — au collège — ils sont — avec tant de plaisir.

Cependant on — — plus rien. Ils — leur cachette et sont heureux de — — de cette école qu'ils — à une prison. Le chemin qu'ils — les — à une forêt. Ils — — s'il faut — — — et pensent que ce — une honte. Ils prennent donc — — — passe à travers la forêt, en — au moindre bruit — — le vent. Je regrette bien d' — quitté le collège, dit Edouard, et je m'étonne que vous — pu — une pareille idée. Mais Arthur réplique que ce — — pas lui — a eu cette idée, et qu'il est bien surpris de voir que son ami — rejeter — — — la faute commise par — —. Soudain ils — une voix — d'un ton terrible leur crie : Qui vive ! et ils se voient — par une bande de voleurs — le chef leur demande où ils —. Les enfants épouvantés répondent qu'en — — chez eux, au château de X, ils — — égarés. Ce n' — — vrai, crie le brigand exaspéré, je vous ordonne — — — la vérité. Edouard et Arthur — le silence, car ils craignent autant — — un mensonge que — — la vérité. Allons, qu'on — —, vocifère le brigand. Alors Arthur lui apprend en balbutiant que —

et Edouard — — — du collège et ne — quel chemin prendre pour — — à la ville voisine. Permettez-moi de — — — guide, mes agneaux, reprend le bandit en — d'une manière qui — le frisson aux pauvres prisonniers ; je remercie le hasard qui — — — sur mon chemin.

Edouard et Arthur ont été — dans une caverne — le soleil ne — jamais et — les murs ruisselent d'— ; ils — — sur quelques — de paille et réfléchissent — — de — — — la caverne sans — —. Ils se disent qu'ils — — semblant de dormir et — — — pour que les brigands — — — soupçon. Ceci convenu, les 2 enfants se mettent à ronfler — — qu'ils éveillent ceux des brigands — sont déjà plongés — — sommeil. Est-il vraisemblable, — — le chef, que ces gaillards-là — — — profondément et que la peur ne les — — pas? Il n'est pas — que des enfants de leur âge — — — courage ; il est donc essentiel que je me rende compte s'ils — —. Il n'y a rien d'impossible, cependant, à ce que le sommeil — — gagnés. Il faut que — — ; et il s'approche d'Edouard à — il met la lampe sous le nez. Le dormeur se garde bien d'ouvrir — — ; il ronfle, aucontraire, — — et son ronflement éteint — — — tient le brigand. Pour sûr en voilà un qui dort ! s'exclame ce —. Allons — l'autre. Après — — la lampe il s'— vers Arthur, et il est bientôt si près que celui-ci peut — — — du brigand sur sa figure. Quoique la position — terrible pour lui, Arthur ne perd pas la — : il fait semblant de — le brigand — sa maman et il — passe — — autour du cou en — comme s'il — : Oui, bonne maman, j'ai été bien sage. Son terrible gardien ne peut s'empêcher — — en — qu'on l'appelle maman. N'est-il pas évident que celui-là aussi — comme une marmotte? Cependant le chef se demande — — — des 2 enfants. Il est à supposer que les parents — mettre — — sur nos traces — — il, et il me paraît difficile — — à ses recherches. Mieux vaut donc que nous — nos 2 prisonniers. Cela résolu, notre voleur commande à ses hommes — —. Edouard dans un tonneau — et de — le tonneau aussi-

tôt. L'un des voleurs — — — au tonneau qui — — en bas de la colline, et le pauvre Edouard — toutes les parties du corps — — contres les parois de ce véhicule de — genre ne tarde — — s'évanouir. Après — — Arthur à un arbre tous — — —. Trouvez-vous surprenant que, lorsqu'il — —, Edouard — la mort très —? Pour nous cela ne — — pas. Il fait tout ce qu'il peut — disjoindre les douves du tonneau, mais il a beau faire, — ses efforts le tonneau reste parfaitement clos. Il n'y a plus — — — pour lui: c'est que quelqu'un — à son secours.

Arthur — est toujours attaché à son arbre — bien peur qu' — loup — passe près de lui et — — la fantaisie de dîner à — —. Ce n'est pas parce qu'il — poltron, mais — vous un peu à — —. Il — au moyen de — — de cette fâcheuse position, mais il ne lui — vient aucun à la pensée et avant qu'un bûcheron le — et — le délivrer il a le temps — mourir — faim ou d'être — par quelques — féroces.

Parlons un peu — Edouard —.

Il se — de tous côtés dans son tonneau, et — son œil au trou de la bonde — chercher — voir ce qui se passe au dehors.

Bien que l'horizon — — — très-limité il a un peu — — en — le soleil — dore la cime des arbres et — oiseaux — voltigent de branche en branche. Mais tout à coup, sans — s'— expliquer la raison, tout — à ses yeux dans une — profonde. En — à tâtons le trou de la bonde il rencontre — sa main — chose velue; il saisit — chose, — tire à lui et — — — il sent — — — emporté — son tonneau dans — course vertigineuse. Il — — alors que c'est la queue d'un renard — — — dans la main et que — animal effrayé — — en — le tonneau après lui.

Ce véhicule d'— nouveau — — sur les pierres du chemin, Arthur a bientôt les coudes et les genoux —.

Cette course — jusqu'à ce qu'une pierre plus aigüe que les

les autres finit par — une des douves du tonneau. Cette douve — — crevée les autres ne tardent pas — — — l'une après l'autre.

Edouard — — sa prison s'écrouler sur — dos lâche la queue du renard et demeure — à — à demi-mort mais — liberté.

La première chose qu'il — après — — relevé, est de chercher Arthur qui, en attendant qu'on — le délivrer s'amuse — compter les branches de l'arbre — il est attaché.

Edouard — les cordes qui retiennent son ami — à l'arbre, après — tous deux retournent — — pension qu'ils — — certainement pas — — —.

Bien que — — vous — incroyable, je puis vous — — l'authenticité ; je n'en — — —, il est vrai, le héros ou le témoin, mais elle m'a été racontée par des personnes — de foi.

L'ARABE ET SON CHEVAL.

La nuit tombait, le soleil venait de disparaître, le grand silence du désert n'était troublé que par les sanglots d'une jeune femme arabe qui, assise près de sa tente, semblait anéantie ; sa poitrine se soulevait à intervalles égaux et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux rougis par trois nuits de veilles, ses enfants groupés autour d'elle, silencieux et graves, contemplaient leur mère sans oser la questionner ; les yeux de ces chérubins semblaient refléter la profonde douleur de leur mère : ils étaient tristes parce que leur mère pleurait. Tout à coup, la jeune femme se redressa comme mue par un ressort et interrogea l'horizon, son beau visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Que se passait-il donc ? qu'arrivait-il ? Ici nous laisserons la parole au chef de la famille qui, 48 heures plus tard, entouré de sa femme et de ses enfants, commença en ces termes : Après un succès inespéré sur la tribu des Beni-Bouzouf, nous revenions chargés de butin, lorsqu'à environ douze heures de marche d'ici nous rencontrâmes les cava-

liers d'Abdel Kader ; sitôt qu'ils nous aperçurent ils fondirent sur nous, nous nous défendîmes héroïquement, comme vous le pensez, mais que faire un contre dix? Nous vendîmes chèrement notre vie ; tous mes frères d'armes tombèrent à mes côtés, je restai seul, me défendant encore, malgré deux profondes blessures par lesquelles mon sang coulait abondamment ; à bout de force, je tombai, aussitôt les mameluks se jetèrent sur moi, me garrottèrent avec des cordes et m'atta chèrent sur un chameau. Ils s'emparèrent alors de notre butin et prirent mon cheval qu'ils emmenèrent également. Le soir du 2ème jour, ils campèrent avec nous près de X . . . J'avais les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et j'étais étendu près de la tente où couchaient les mameluks. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de mes blessures, j'entendis hennir mon cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes ; je reconnus sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à mon fidèle compagnon, je me traînai péniblement jusqu'à lui. "Pauvre ami, lui dis-je, que feras-tu parmi les mameluks? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert ; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais ; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants."

Tout en lui parlant, j'avais coupé avec les dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entrave, et mon noble compagnon était libre ; mais, me voyant blessé et enchaîné à ses pieds, mon fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, me flaira, et, me saisissant avec les dents par la ceinture de cuir que j'avais autour du corps, il partit au galop et m'emporta jusqu'ici.

C'est en apercevant mon héroïque coursier que tes larmes

se séchèrent, tu me crus perdu et tu me retrouvas, ma noble femme.

En arrivant et en déposant son maître aux pieds de sa femme et de ses enfants le cheval avait expiré de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré ; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des arabes de X.

LES TROIS SOUHAITS.

Il y avait une fois un homme qui n'était pas fort riche ; il se maria, et épousa une jolie femme. Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux. Oh ! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là. — Et moi aussi, répondit le mari ; je voudrais être au temps des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne pour m'accorder tout ce que je désirerais. — Au même instant, ils virent dans leur chambre une très-belle dame qui leur dit : Je suis une fée, je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez ; mais prenez-y garde, après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très-embarrassés. Pour moi, commença la femme, si j'étais la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterais. Je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. — Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin, on peut mourir jeune ; il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre ? s'écria la femme ; cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fèe aurait dû promettre de nous accorder une douzaine de dons, car il y a au moins une douzaine de choses dont

j'aurais besoin. — Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y veux penser toute la nuit, répond la femme ; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps, la femme prit les pincettes et arrangea le feu ; comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser : Voilà un bon feu, je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin ! dit le mari ; ne voilà-t-il pas un beau souhait ! nous n'en avons plus que deux à faire ; pour moi, je suis si en colère que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez. Au même instant, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que sa femme ; car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne pouvait l'arracher. Que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle, tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari : mais que ferons-nous ? Je vais souhaiter les grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher le boudin. — Gardez-vous en bien, reprit la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin à mon nez : croyez-moi, il nous reste un souhait à faire ; laissez-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari qui l'aimait, lui cria : Arrête, ma chère femme, je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien, dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre. Dans le moment le boudin tomba, et la femme qui avait de l'esprit, dit à son mari : La fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être aurions nous été plus malheureux étant riches, que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant,

soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits. Le mari pensa que sa femme avait raison : ils soupèrent gaiement, et ne s'embarrassèrent plus des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

LE PETIT PATISSIER.

Un petit colporteur de pâtisserie passait devant une classe, son panier sur sa tête ; il fut aussitôt entouré d'une troupe bruyante d'écoliers. *C'est âge est sans pitié*, et le panier aux pâtés courait un danger manifeste. Le petit marchand, qui vit le péril, voulut s'enfuir, mais il n'était plus temps ; les enfants l'avaient saisi : chacun le retenait et feignait d'en vouloir à sa boutique, qu'il défendait avec une sollicitude peu commune. Enfin, après force coups de poing reçus et donnés, il parvint à se dégager, et il s'échappa des mains de nos lutins sans avoir rien perdu. Mais, en fuyant, il laissa tomber, sans s'en apercevoir, la plus belle tartelette qui fût dans sa corbeille. Un de ceux qui avaient paru les plus acharnés à le persécuter, un enfant d'environ dix ans, se jette sur cette proie, la ramasse avec soin, court après le marchand, qui fuyait de toutes ses jambes, l'atteint, et remet sain et sauf son gâteau dans la corbeille. Un passant, qui avait été témoin de cette scène, acheta la boutique du petit marchand, et la distribua aux écoliers en récompense de la bonne action de leur petit camarade.

LE COCHER BIEN PAYÉ.

L'empereur Alexandre I[er] se promenant à pied selon son habitude et se voyant menacé d'une pluie, prit un *droschki* sur la place et se fit conduire au palais impérial. Arrivé là, il fouilla dans sa poche et s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Alors, descendant du droschki : Attends, dit-il au cocher, je vais t'envoyer le prix de la course —Ah ! oui, dit le cocher, je n'ai qu'à compter là-dessus !

— Comment cela ? demanda l'empereur étonné. — Oh ! je sais bien ce que je dis. — Eh bien, voyons, que dis-tu ? — Je

dis qu'autant de personnes que je mène devant une maison à deux portes et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs que je ne revois plus. — Comment! même devant le palais de l'empereur? — Là comme ailleurs, les grands seigneurs ont si mauvaise mémoire! Ainsi donc, que Votre Excellence cherche bien dans ses poches; je suis sûr qu'elle y trouvera de quoi me payer.

Ecoute, dit l'empereur, voici mon manteau, il vaut bien la course, n'est-ce pas? Eh bien! garde-le, tu le remettras à celui qui t'apportera l'argent. — A la bonne heure, dit le cocher, vous êtes raisonnable, vous.

Un instant après, le cocher reçut, en échange du manteau resté en gage, un billet de cent roubles. L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour les autres.

LA BONNE PREUVE.

On sait que, dans les pièces de théâtre, on appelle *a parte* les mots qu'un acteur dit de manière qu'ils soient entendus des spectateurs, mais qui sont censés ne l'être pas des autres acteurs qui sont en scène. Un soir, Molière, Boileau et La Fontaine soupant ensemble, la discussion s'engagea sur l'opportunité des *a parte*. La Fontaine disait que les *a parte* n'avaient pas le sens commun, qu'il était absurde de supposer que des mots entendus de toute une salle, et qui contiennent souvent une réflexion plus ou moins injurieuse pour l'interlocuteur, ne parvinssent point aux oreilles des gens qui étaient à quelques pas de celui qui les prononçait. Boileau, au contraire, soutenait qu'il y avait des circonstances qui pouvaient rendre cette supposition très-vraisemblable, que la préoccupation, la passion, la chaleur de la discussion pouvaient bien empêcher un homme d'entendre ce qu'on disait tout près de lui. Comme la dispute s'échauffait entre ces deux auteurs, Molière, qui avait écouté tranquillement, se mit tout à coup à dire tout haut, mais en se tournant d'un autre côté: *La Fontaine est un coquin;* puis, voyant que la Fontaine, tout occupé à convaincre Boileau, n'en-

tendait rien, il répéta ce propos trois ou quatre fois, en élevant la voix toujours davantage. A la troisième fois, Boileau avait souri ; mais telle était la préoccupation de La Fontaine, que Molière dut le tirer par le pan de son habit pour lui faire entendre ce qu'il criait depuis cinq minutes. L'illustre fabuliste dut convenir qu'il avait tort.

IMPUDENCE.

Un promeneur voyant un homme qui demandait l'aumône et qui paraissait jouir d'une santé brillante, lui en fit l'observation. Pourquoi ne travaillez-vous pas? lui dit-il ; vous avez l'air frais et vigoureux. — Ah! monsieur, répondit le mendiant, si vous saviez comme je suis paresseux!

LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS.

Un Français et un Anglais disputaient ensemble laquelle des deux nations l'emportait sur l'autre par la gloire militaire, les progrès dans les sciences et les arts, la langue, la littérature, etc. On pense bien qu'à la fin de la discussion ils étaient aussi avancés qu'au commencement, c'est-à-dire que chacun d'eux était persuadé que sa nation était la première de toutes. Cependant le Français, voulant terminer d'une manière polie une dispute qui finissait par s'aigrir un peu, s'écria: Du reste, monsieur, si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais. — Et moi, monsieur, répondit fièrement le fils d'Albion, si je n'étais pas Anglais, je voudrais être Anglais.

Exercice 35.

1. Que faisaient un Français et un Anglais? — 2. Que disputaient-ils? — 3. Etaient-ils d'accord, à la fin de la discussion? — 4. Que croyait chacun d'eux? — 5. Que dit le Français

pour terminer la dispute? — 6. Que répondit le fils d'Albion — 7. Que voudriez-vous être si vous n'étiez pas Américain?

Exercice 36.

1. Un fils d'Albion est un habitant de l'Angleterre, un Anglais. — 2. Non, à la fin de la discussion ils n'étaient pas plus avancés qu'au commencement. — 3. Chacun était persuadé que sa nation était la première de toutes. — 4. Il dit que s'il n'était Français il voudrait être Anglais. — 5. Il répondit que s'il n'était pas Anglais il voudrait être Anglais. — 6. Non, je ne voudrais pas être Turc.

UN TESTAMENT TRÈS-COURT.

Un Parisien qui passait pour riche, parce qu'il dépensait beaucoup, venait de mourir. Comme il n'avait point d'enfants, la foule des cousins, qui croyaient tous hériter, vinrent demander avec instance la lecture du testament. On le chercha longtemps; enfin on le trouva bien enfermé, bien cacheté. Après l'avoir ouvert, on lut ces mots: Je n'ai rien, je dois beaucoup je donne le reste aux pauvres. —

Exercice 37.

1. Qui est-ce qui passait pour riche? — 2. Pourquoi passait-il pour riche? — 3. Que lui était-il arrivé? — 4. Pourquoi les cousins croyaient-ils hériter? — 5. Que chercha-t-on? — 6. Que contenait le testament? — 7. Le Parisien avait-il des dettes? — 8. Etait-il riche? — 9. Donnait-il beaucoup aux pauvres par ce testament?

Exercice 38.

1. Oui, Mr. Vanderbilt de New-York passe pour riche.— 2. Non, je ne dépense pas tant d'argent que Mr. Vanderbilt.— 3.

Oui, il en avait une foule. — 4. Non, je n'ai pas fait mon testament. — 5. Non, vous n'êtes pas mon héritier. — 6. Non, je n'attends aucun héritage. — 7. Oui, si vous faites bien cet exercice je mettrai votre nom dans mon testament.

HENRI IV ET L'AMBASSADEUR.

Un jour que Henri IV marchait à quatre pattes, portant sur son dos le Dauphin, un ambassadeur entra tout à coup et le surprit dans cette posture. Le monarque, sans se déranger, lui dit : Monsieur l'ambassadeur, avez-vous des enfants ? — Oui, sire. — En ce cas, dit Henri, je puis achever le tour de la chambre.

Exercice 39.

1. Comment, un jour, marchait Henri IV ? — 2. Marchait-il toujours à 4 pattes ? — 3. Que portait-il sur son dos ? — 4. Par qui fut-il surpris dans cette posture ? — 5. Que demanda le monarque à l'ambassadeur ? — 6. Que lui répondit l'ambassadeur ? — 7. Que répliqua Henri ?

Exercice 40.

1. Henri IV. — 2. Un ambassadeur. — 3. Le monarque. — 4. Oui, l'ambassadeur avait des enfants. — 5. Non, ce n'est pas une posture noble que d'être à 4 pattes. — 6. Oui, Henri acheva le tour de la chambre.

L'EXAMEN DANGEREUX.

(ALEXANDRE DUMAS.)

Le lendemain, je pris un droschki, et je partis pour Strelna, résidence du grand-duc Constantin lors de son séjour à la cour de Saint-Pétersbourg. J'étais muni de ma lettre pour le général Rodna, aide de camp du czarewich, et de ma pétition pour

l'empereur Alexandre. Arrivé au château, la sentinelle voulut m'arrêter ; mais je montrai ma lettre pour M. de Rodna, et on me laissa passer.

Je montai le perron, et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna travaillait avec le czarewich. On me fit attendre dans un salon qui donnait sur de magnifiques jardins, tandis qu'un officier portait ma lettre ; un instant après, le même officier revint et me dit d'entrer.

Le czarewich était debout contre la cheminée ; car quoiqu'on fût à peine à la fin de septembre, le temps commençait à se faire froid ; il achevait de dicter une dépêche à M. de Rodna assis. J'ignorais que j'allais être aussi rapidement introduit, de sorte que je m'arrêtai sur le seuil, étonné de me trouver si vite en sa présence. A peine la porte fut-elle refermée, qu'avançant la tête sans faire aucun autre mouvement du corps, et fixant sur moi ses deux yeux perçants : Ton pays? me dit-il.— La France, monseigneur. — Ton âge?— Vingt-six ans. — Ton nom? — G . . . . — Et c'est toi qui veux obtenir un brevet de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté Impériale, mon frère? — C'est l'objet de toute mon ambition. — Tu dis que tu es de première force? — J'en demande pardon à Votre Altesse Impériale : je n'ai pas dit cela, car ce n'est pas à moi de le dire. — Non, mais tu le penses? — Votre Altesse Impériale sait que l'orgueil est le péché dominant de la pauvre race humaine ; d'ailleurs j'ai donné un assaut, et Votre Altesse peut s'informer. — Je sais ce qui s'y est passé, mais tu n'avais affaire qu'à des amateurs de seconde force. — Aussi les ai-je ménagés. — Ah! tu les as ménagés ; et si tu ne les avais pas ménagés, que serait-il arrivé? — Je les eusse touchés dix fois contre deux. — Ah! ah! . . . ainsi, par exemple, moi, tu me toucherais dix fois contre deux? — C'est selon. — Comment, c'est selon? — Oui, c'est selon que Votre Altesse Impériale désirerait que je la traitasse. Si elle exigeait que je la traitasse en prince, c'est elle qui me toucherait dix fois, et moi qui ne la toucherais que deux. Si elle permettait que je la traitasse comme tout le monde, ce serait alors très-probablement

moi qui ne serais touché que deux fois, et elle qui serait touchée dix.

— Lubenski, cria le czarewich en se frottant les mains ; Lubenski mes fleurets ! Ah ! ah ! monsieur le fanfaron, nous allons voir. — Comment ! Votre Altesse permet ? — Mon Altesse ne permet pas, mon Altesse veut que tu la touches dix fois ; est-ce que tu reculerais, par hasard ? Prends ce fleuret, prends ce masque et voyons un peu. — C'est Votre Altesse qui m'y force ? — Eh oui, cent fois oui, mille fois oui, mille millions de fois oui. — J'y suis. — Il me faut mes dix coups, entends-tu dit le czarewich en commençant à m'attaquer, mes dix coups entends tu, pas un de moins. Je ne te fais pas grâce d'un seul.

Malgré l'invitation du czarewich, je me contentais de parer, et ne ripostais même pas. — Eh bien ! s'écria-t-il en s'échauffant, je crois que tu me ménages. Attends, attends . . . ha ! ha ! Ces dix coups, où sont-ils donc ? — Monseigneur, le respect . . . — Va-t'en au diable avec ton respect ! et touche, touche.

J'usai à l'instant même de la permission, et le touchai trois fois de suite. — Bien cela ! bien, cria-t-il ; à mon tour . . . Tiens . . . Ha ! touché, touché . . . — C'était vrai. — Je crois que Votre Altesse ne me ménage pas, et qu'il faut que je fasse mon compte avec elle. — Fais ton compte, fais . . . Ha ! ha !

Je le touchai quatre autres fois, et lui, dans une riposte me boutonna à son tour. — Touché, touché ! cria-t-il tout joyeux. Rodna, tu as vu que je l'ai touché deux fois sur sept. — Deux fois sur dix, monseigneur, répondis-je, en le pressant à mon tour. Huit . . . . neuf . . . dix . . . Nous voilà quittes.

Bien, bien ! cria le czarewich . . . bien ; mais ce n'est pas assez d'apprendre à tirer la pointe : à quoi veux-tu que cela serve à mes cavaliers ? C'est le sabre qu'il faut. Sais tu tirer le sabre, toi ? — J'y suis à peu près de la même force qu'à l'épée. — Oui ? Eh bien, au sabre, te défendrais-tu, à pied, contre un homme à cheval armé d'une lance ? — Je le crois, monseigneur. — Tu le crois, tu n'en es pas sûr . . . . Ah ! ah ! tu n'en es pas sûr ? — Si fait, monseigneur, j'en suis sûr. — Ah ! tu en es sûr, tu te défendrais ? — Oui, monseigneur. — Tu parerais un

coup de lance? — Je le parerais. — Contre un homme à cheval? — Contre un homme à cheval.

Lubenski, Lubenski! cria de nouveau le czarewich. — L'officier parut. — Faites-moi amener un cheval, faites-moi donner une lance. Une lance, un cheval, vous entendez; allez! allez! — Mais monseigneur . . . . — Ah! tu recules, ah! ah! — Je ne recule pas, monseigneur, et contre tout autre que Votre Altesse, tous ces essais ne seraient qu'un jeu. — Eh bien! contre moi, qu'y a-t-il?

— Contre Votre Altesse, je crains également de réussir et d'échouer; car je crains, si je réussis qu'elle n'oublie que c'est elle qui a ordonné . . . .

— Je n'oublie rien: d'ailleurs, voilà Rodna, devant qui je t'ai ordonné et t'ordonne de me traiter comme tu le traiterais, lui.

En ce moment, l'officier parut devant les fenêtres, conduisant un cheval et tenant une lance. — C'est bien, continua Constantin en s'élançant dehors; viens ici: dit-il, en me faisant signe de le suivre; et toi, Lubenski, donne-lui un sabre, un bon sabre, un sabre bien à sa main, un sabre des gardes à cheval. Ah! ah! nous allons voir. Tiens-toi bien, monsieur le maître d'armes, je ne te dis que cela, ou je t'enfile comme une grenouille.

A ces mots, Constantin sauta sur son cheval, sauvage enfant des steppes, dont la crinière et la queue balayaient la terre; il lui fit faire, avec une habileté remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions les plus difficiles. Pendant ce temps, on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un; mon choix fut bientôt fait. —

— C'est cela, c'est cela! y es-tu? me cria le czarewich. — Oui, monseigneur. Alors il mit son cheval au galop pour gagner l'autre bout de l'allée. — Mais c'est sans doute une plaisanterie? demandai-je à M. de Rodna. — Rien n'est plus sérieux, au contraire, me répondit celui-ci; il y va pour vous de la vie ou de votre place; défendez-vous comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire

La chose devenait plus sérieuse que je n'avais cru ; s'il ne s'était agi que de me défendre et de rendre coup pour coup, eh bien, j'en aurais couru la chance ; mais là, c'était tout autre chose ; avec mon sabre émoulu et sa lance effilée, la plaisanterie pouvait devenir fort grave ; n'importe, j'étais engagé, il n'y avait pas moyen de reculer ; j'appelai à mon secours tout mon sang-froid et toute mon adresse, et je fis face au czarewich.

Il était déjà arrivé au bout de l'allée et venait de retourner son cheval. Quoi que m'en eût dit le général de Rodna, j'espérais toujours que tout cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois : — Y es-tu ? — je le vis mettre sa lance en arrêt et son cheval au galop. Alors seulement je fus convaincu qu'il s'agissait tout de bon de défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval dévorait le chemin, et le czarewich était couché sur son cou de telle manière qu'il se perdait dans les flots de la crinière qui flottait au vent ; je ne voyais que le haut de sa tête entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de me porter un coup en pleine poitrine, mais j'écartai l'arme par une parade de tierce, et, faisant un bond de côté, je laissai le cheval et le cavalier, emportés par leur course, passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son coup manqué, le czarewich arrêta son cheval court avec une adresse merveilleuse. — C'est bien, dit-il ; recommençons.

Et, sans me donner le temps de faire aucune observation, il fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, reprit du champ et, m'ayant demandé si j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'acharnement encore que la première fois ; mais, comme la première fois, j'avais les yeux fixés sur les siens, et je ne perdais aucun de ses mouvements ; aussi, saisissant le moment, je parai en quarte, et je fis un bond à droite, de sorte que cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi aussi infructueusement qu'ils l'avaient déjà fait.

Le czarewich fit entendre une espèce de rugissement. Il s'était pris à ce tournoi comme à un combat véritable, et il voulait qu'il finît à son honneur. Aussi, au moment où je croyais

en être quitte, je le vis se préparer à une troisième course. Cette fois, comme je trouvais la plaisanterie par trop prolongée, je décidai qu'elle serait la dernière.

En effet, au moment où je le vis tout près de m'atteindre, au lieu de me contenter cette fois d'une simple parade, je frappai d'un violent coup la lance, qui, coupée en deux, laissa le czarewich désarmé ; alors, saisissant la bride du cheval, ce fut moi, à mon tour, qui l'arrêtai si violemment qu'il plia sur ses jarrets de derrière ; en même temps je portai la pointe de mon sabre sur la poitrine du czarewich. Le général de Rodna poussa un cri terrible ; il crut que j'allais tuer Son Altesse. Constantin eut sans doute aussi la même idée, car je le vis pâlir. Mais aussitôt je fis un pas en arrière, et m'inclinant devant le grand-duc : — Voilà, monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats de Votre Altesse, si toutefois elle me juge digne d'être leur professeur.

Oui, mille diables ! oui, tu en es digne, et tu auras un régiment, ou j'y perdrai mon nom . . . . Lubenski, Lubenski ! continua-t-il en sautant à bas de cheval, conduis Pulk à l'écurie ; et toi, viens, que j'apostille ta demande. — Je suivis le grand-duc, qui me ramena dans le salon, prit une plume, et écrivit au bas de ma supplique :

,,Je recommande bien humblement le soussigné à Sa Majesté Impériale, le croyant tout à fait digne d'obtenir la faveur qu'il sollicite.''

Et maintenant, me dit-il, prends cette demande, et remets-la à l'empereur lui-même. Adieu, et si jamais tu passes à Varsovie, viens me voir. —

Je m'inclinai, au comble de la joie de m'en être tiré aussi heureusement, et remontant dans mon *droschki*, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg, porteur de la toute-puissante apostille.

LES NOUVELLES.

Savez-vous la nouvelle? — Quelle nouvelle? — Mr. Durocher vient de se marier. — Pas possible! Et avec qui donc? — Devinez. — Comment voulez-vous que je devine? — Eh bien, je vais vous le dire. Connaissez-vous Melle Blanche Duvernois? — La fille du Dr. Duvernois? — Elle-même. — Vous ne voulez pas me faire croire que Mr. Durocher a épousé Melle Duvernois? — Mais si. — Voyons, me prenez-vous pour un autre? — Je vous assure que c'est l'exacte vérité. — Quoi! Mr. Durocher, ce célibataire endurci, cet ennemi juré du sexe! Incroyable! — Incroyable, mais vrai, mon cher. Voici comment c'est arrivé: Le Docteur et sa fille sont allés, l'été dernier, passer quelques semaines dans les Montagnes blanches, et sont descendus au même hôtel que Mr. Durocher. Vous savez que Melle Duvernois est jolie; vous savez qu'elle est riche; on dit avec cela qu'elle est très-aimable: en faut-il donc plus pour charmer un homme. — Mais Mr. Durocher avait déjà rencontré plus d'une jeune fille riche, jolie et aimable. — Oui, mais elles avaient une mère. — Que voulez-vous dire? — Que jusque-là Mr. Durocher ne s'était pas marié par antipathie pour les belle-mères; or Mr. Duvernois est veuf, comprenez-vous maintenant. — Peut-être. Puisque vous paraissez si bien informé de tout, dites-moi donc ce qu'il y a de nouveau en politique? — Ne lisez-vous pas les journaux? — Je ne les ai pas lus depuis 15 jours; je viens de la campagne. — Eh bien, le candidat démocrate a beaucoup de chances pour être nommé gouverneur. — Je ne suis pas de votre avis; cet état a toujours donné une grande majorité aux candidats républicains. — Oui, mais il y a eu un revirement d'opinion. — Pas aussi considérable que vous le prétendez. — Je vous assure que si. — Il vaut mieux ne pas discuter là-dessus nous ne nous entendrions jamais. — Je crois, en effet que c'est préférable. Mais on m'a parlé d'un grand sinistre maritime; qu'est-ce donc? — Le steamer "Roumania" a fait naufrage pres des côtes d'Irlande. — Quelle est la cause de l'accident? — Ce steamer a été abordé par un grand voi-

lier ; le choc, paraît-il, a été terrible, car 5 minutes après l'abordage le "Roumania" sombrait, engloutissant avec lui 800 passagers. — C'est horrible ! Et tous les passagers se sont noyés ? — Non, l'équipage de l'autre navire a réussi à en sauver 350. C'est d'ailleurs la semaine des accidents, car j'ai lu ce matin dans le journal qu'un train de voyageurs avait déraillé et que 10 vagons avec 150 personnes avaient été précipités dans un ravin. Le nombre des morts est de 55 et les 95 autres voyageurs sont tous plus ou moins blessés. — C'est épouvantable ! Dans quelle anxieté doivent se trouver ceux qui avaient quelques parents ou amis dans ce train ! — On dit qu'une mère voyageant avec ses 4 enfants est devenue folle en retrouvant leurs cadavres au milieu des décombres. — Quel malheur ! Mais parlons de choses moins tristes. Savez-vous ce qu'est devenu Pierre Prevost ? — Je ne saurais vous dire ; il y a un siècle que je ne l'ai vu. — Tiens, voilà Auguste, excusez-moi, j'ai besoin de lui dire deux mots.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

UNE CONSOLATION.

Deux amis, qui depuis longtemps ne s'étaient vus, se rencontrèrent par hasard : ,,Comment te portes-tu ? " dit l'un. — Pas trop bien, dit l'autre, et je me suis marié depuis que je ne t'ai vu. — Bonne nouvelle ! — Pas tout-à-fait, car j'ai épousé une méchante femme.— Tant pis !— Pas trop tant pis, car sa dot était de deux mille louis.—Eh bien ! cela console. — Pas absolument, car j'ai employé cette somme à acheter des moutons qui sont tous morts d'une épidémie. — Cela est en vérité bien fâcheux ! — Pas si facheux, car la vente de leur peau m'a rapporté au delà du prix des moutons. — En ce cas, vous voilà donc indemnisé ? — Pas tout-à-fait, car ma maison, où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh ! voilà un grand malheur !—Pas si grand non plus, car ma femme et ma maison ont brulé ensemble.

Exercice 41.

1. Les deux amis se rencontrèrent-ils exprès ? — 2. Quelles furent les paroles de l'un ? — 3. Qu'était-il arrivé à l'autre depuis qu'il n'avait vu son ami ?—4. Etait-ce une bonne nouvelle ? — 5. Pourquoi n'était-ce pas tout-à-fait une bonne nouvelle ?— 6. Est-ce agréable d'avoir une méchante femme ? — 7. Y a-t-il beaucoup de méchantes femmes ? — 8. Pourquoi n'était-ce pas trop tant pis qu'il eût une mauvaise femme ? — 9. Cela le consolait-il tout-à-fait ? — 10. Pourquoi cela ne le consolait-il pas absolument ? — 11. Etait-ce bien fâcheux ? — 12. Pourquoi n'était-ce pas si fâcheux que les moutons fussent morts ? — 13. Etait-il indemnisé par la vente de la peau des moutons. — 14. Pourquoi ne l'était-il pas tout-à-fait ? — 15. Etait-ce un grand malheur que sa maison fût consumée par les flammes ? — 16. Pourquoi n'était-ce pas un si grand malheur ? — 17. Etes-vous marié Mr. X ? (Réponse affirmative.) — 18. Avez-vous épousé une Américaine ? — 19. Avec qui est marié le Prince de Galles ? — 20. Qui Mr. X. a-t-il épousé ? — 21. En quelle année vous êtes-vous marié ?

Exercice 42.

1. Oui, il y avait longtemps que les amis ne s'étaient pas vus quand ils se rencontrèrent. — 2. Il lui demanda comment il se portait.—3. Oui, l'un d'eux s'était marié depuis qu'il n'avait vu son ami. — 4. Non, il en avait épousé une méchante. — 5. Non, ce n'est pas agréable pour une bonne femme d'avoir un mauvais mari? — 6. Non, aux Etats-Unis les parents ne dotent par leurs filles. — 7. Oui, une bonne femme avec une dot est préférable à une bonne femme sans dot. — 8. Il avait employé la dot de sa femme à acheter des moutons. — 9. Ils étaient tous morts d'une épidémie.—10. Elle lui avait rapporté au-delà du prix des moutons. — 11. Non, il n'était pas satisfait de ce résultat. — 12. Elle venait d'être consumée par les flammes. — 13. Oui, l'ami croyait que c'était un grand malheur. — 14. Parce que sa femme et sa maison avaient brulé ensemble. — 15. Non, je ne suis pas marié, je suis garçon. — 16. Oui, je préfère une bonne femme sans dot à une mauvaise femme avec une dot. — 17. Non, je ne sais pas s'il y a plus de mauvaises femmes que de mauvais hommes. — 18. Je me suis marié à 20 ans. — 19. Oui, je me suis marié avec une Américaine. — 20. Oui, Mlle. Z a épousé son cousin. — 21. Je suis marié depuis 20 ans.

SINGULIÈRE MÉPRISE.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour de Saint-Pétersbourg et jouissait d'une assez grande faveur auprès de l'impératrice Catherine II. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de soldats et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliev, entre d'un air consterné. — M. Suderland, dit-il, je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige. J'ignore par quelle faute ou par quel crime vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur! répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre? — Monsieur, répond l'officier, en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître ! — Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir ; une place peut être rendue. — Eh bien, s'agit-il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout. — Ah! mon Dieu, s'écria Suderland en tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie? — Hélas! on en revient. — De me jeter en prison? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine! voudrait on me *knouter?* — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas toujours.

Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait . . . Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — Eh bien, mon cher dit l'officier de police d'une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire *empailler.*

M'empailler! s'écrie Suderland, en regardant fixement le maître de police ; mais vous avez perdu la raison ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne ; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance. — Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter : j'ai marqué ma surqrise, ma douleur ; j'allais hasarder d'humbles remontrances ; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de faire, sans murmure, les commissions dont je daigne vous charger.

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le désespoir du pauvre banquier. Il prie le maître de police, le

conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié.

Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend chez le gouverneur de Saint-Pétersbourg. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou ; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant ce récit, s'écrie : Juste ciel ! quelle horreur ! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banqnier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. Tout à coup l'impératrice éclate de rire. J'ai le mot de l'énigme, s'écrie-t-elle. Mon chien favori, que j'avais appelé Suderland, vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler ; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une sotte vanité, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité.

MIEUX QUE ÇA.

L'empereur Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin le fait qui va être raconté : Un jour, que, revêtu d'une simple redingote boutonnée il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade matinale aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, au moment où il reprenait le chemin de la ville. Il en était encore assez éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt. Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent,) y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? Cela ne vous gênerait pas beaucoup, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. Ménageons

votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous? — Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse, de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. Qu'avez-vous donc mangé de si bon? — Devinez? — Que sais-je, une soupe à la bière? — Ah bien oui, une soupe, mieux que çà. — Une langue de veau? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh! ma foi je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse. — Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur? — Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait et où il voulait qu'on le descendît. — Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de votre complaisance. — Non, non, dit Joseph, votre rue? — Le sergent indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. — A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute? — Comme dit Monsieur. — Lieutenant? — Ah bien oui, lieutenant, mieux que ça. — Capitaine? — Mieux que ça. — Colonel, peut être? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment diable, dit l'autre, en se recognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feldmaréchal? — Mieux que ça. — Ah! mon Dieu, c'est l'empereur! — Lui-même, dit Joseph se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; l'invalide se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. Non pas, dit l'empereur, après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement, ne me quittez qu'à votre porte, et il l'y descendit.

Exercice 43.

1. Où était allé un jour l'empereur Joseph II? — 2. Etait-il à pied? — 3. Dans quelle espèce de voiture était-il allé faire une promenade matinale? — 4. Quand fut-il surpris par la

pluie? — 5. Était-il près de la ville quand il fut surpris par la pluie? — 6. Qui est-ce qui fit signe à Joseph II d'arrêter? — 7. Le piéton qui accosta l'empereur était-il militaire? — 8. Etait-ce un militaire qui accosta l'empereur? — 9. Quel était son grade? — 10. Que dit le sergent à Joseph? — 11. Que demanda Joseph au sergent? — 12. Que lui répondit le sergent? 13. Quelle question l'empereur fit-il au militaire? — 14. Que répondit celui-ci? — 15. L'empereur devina-t-il tout de suite? 16. Le sergent avait-il mangé de la choucroute? — 17. Aimez-vous la soupe à la bière? — 18. En avez-vous quelquefois mangé? — 19. Que demanda Joseph à son compagnon comme on approchait de la ville? — 20. Le sergent indiqua-t-il sa demeure à Joseph II? — 21. Reconnaissait-il l'empereur?

Exercice 44.

1. Il n'aimait pas la représentation ni l'appareil. — 2. Il était revêtu d'une redingote boutonnée. — 3. Oui, il conduisait lui-même. — 4. Par la pluie. — 5. Non, il en était encore assez éloigné. — 6. Un piéton qui regagnait la capitale. — 7. Oui, l'uniforme du sergent était neuf. — 8. Il venait de chez un garde-chasse. — 9. Non, il n'avait pas mangé de langue de veau. — 10. Il avait mangé un faisan. — 11. Oui, il avait trouvé le faisan très-bon. — 12. Il lui demanda dans quel quartier il logeait et où il voulait qu'on le descendît. — 13. Il craignait d'abuser de la complaisance de son compagnon. — 14. Il se déboutonna. — 15. Non, il n'y avait pas moyen. — 16. Il se confondit en excuses. — 17. Pour qu'il pût descendre. — 18. Il le descendit à sa porte.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier,
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,

Près de là passe une cigogne
Il lui fait signe ; elle accourt
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

LA FONTAINE.

ENFANTS.

Une petite fille de sept ans jouait avec un petit garçon de son âge, qu'elle appelait son petit mari. — Un jour, sa maman, qui était une jeune veuve, lui dit : — Henriette, veux-tu bien me le céder, ton petit mari ? — Non, dit elle assez sèchement. — Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous mettra d'accord ? — Maman ce sera la petite maman (c'est ainsi qu'elle appelait la mère du petit bonhomme.) — J'aurai donc la préférence ; car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. — Oh ! la petite maman ne veut jamais que la raison. — Comment, mademoiselle, n'est-ce-pas la même chose ? — (La petite se mit à sourire.) — Mais encore, continua la maman, pour quelle raison ne me donnerait-elle pas le petit mari ? — Parce qu'il ne vous convient pas ? — Et pourquoi ne me conviendrait-il-pas ? — (Autre sourire aussi malin que le premier) — Parle franchement. — Est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? — Non, maman, mais il est trop jeune pour vous. — Ma chère Henriette, lui dit-elle en prenant son sérieux, je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. — Pourquoi ? s'ecria Henriette d'un air alarmé. — C'est qu'il est trop étourdi pour toi. — Oh ! maman, n'est-ce que cela ? je le rendrai sage. — Et si, par malheur, il te rendait folle ? — Ah ma bonne maman, que j'aimerais à vous ressembler. — Me ressembler, impertinente !

— Oui, maman, vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi : hé bien ! moi je serai folle de lui, voilà tout.

Exercice 45.

1. Avec qui jouait une petite fille ? — 2. Quel âge avait cette petite fille ? — 3. Quel âge avait le petit garçon avec qui elle jouait ? — 4. Le père de la petite fille était-il mort ? — 5. Comment savez-vous que le père de la petite fille était mort ? — 6. Pourquoi le petit mari ne convenait-il pas à la mère d'Henriette ? — 7. Pourquoi ne convenait-il pas non plus à la petite fille ? — 8. De qui la maman était-elle folle ? — 9. De qui Henriette voulait-elle être folle ? — 10. Avez-vous été folle de joie quelquefois ?

Exercice 46.

1. On parle d'une petite fille de 7 ans et de sa maman. — 2. Elle l'appelait son petit mari. — 3. Oui, la maman de la petite fille était veuve. — 4. Oui, la maman de la petite fille était une jeune veuve. — 5. Elle lui demanda si elle voulait lui céder son petit mari. — 6. Elle l'apellait la petite maman. — 7. Non, le petit bonhomme ne convenait pas, comme mari, à la mère d'Henriette. — 8. Elle disait qu'elle était folle de sa fille. — 9. Non, je ne suis pas fou du français. — 10. Oui, on est fou d'une chose quand on l'aime beaucoup.

SAGACITÉ D'UN ENFANT.

Le célèbre Gassendi annonçait déjà dans son enfance ce qu'il serait un jour. Il n'avait encore que sept ans, qu'on le trouvait souvent se levant la nuit pour contempler les astres. Un soir, il s'éleva entre lui et ses camarades une dispute sur le mouvement de la lune et des nuages. Ceux ci disaient que les nuages étaient immobiles et que c'était la lune qui marchait ; le

jeune Gassendi soutenait au contraire que la lune n'avait point de mouvement sensible, et que c'étaient les nuages qui se mouvaient avec tant de rapidité. Les raisons ne firent rien sur l'esprit de ces enfants, qui croyaient plus leurs yeux que les meilleures raisons. Il fallait donc les détromper par leurs yeux mêmes. Comment s'y prit-il? Il les conduisit sous un arbre et leur fit observer que la lune paraissait toujours entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se dérobaient à leur vue.

MAUVAISE RAISON.

Un enfant s'était levé fort tard; son père, pour le rendre diligent, lui dit: Mon fils, vous ne connaissez pas le prix et les avantages de la diligence. Un homme diligent s'étant levé fort matin, trouva dans son chemin une bourse pleine d'or. Mais, mon père, répondit l'enfant, celui qui l'avait perdue s'était levé encore plus matin.

UN FAT.

Un fat fort content de sa figure conduisait dans une maison un jeune homme de sa connaissance, dont la physionomie peu spirituelle ne prévenait point en sa faveur. Celui qui le conduisait croyant faire une bonne plaisanterie dit à la compagnie, qui se levait pour les recevoir: Vous voulez bien que je vous présente monsieur X . . ., qui n'est pas si sot qu'il le paraît — C'est, mesdames, reprit aussitôt le jeune homme, la différence qu'il y a entre nous deux.

LE PORTE-MONNAIE.

Un célèbre médecin avait soigné un petit enfant pendant une maladie dangereuse. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur de son fils. — Mon Dieu, docteur, dit-elle, il y a des services qui ne se payent pas: je ne savais comment reconnaître vos soins, . . . j'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce

porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.—Madame, répliqua un peu rudement le docteur, la médecine n'est pas une affaire de sentiment, et nos soins veulent être rémunérés en argent : les petits cadeaux entretiennent l'amitié, mais ils n'entretiennent pas nos maisons. — Mais docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre. — Madame, c'est deux mille francs. — La dame ouvre le porte-monnaie, en tire *cinq* billets de banque de mille francs, en donne *deux* au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie, salue froidement et se retire.

LA PRÉPOSITION „AVEC."

Dans la plupart des magasins, les commis, après avoir vendu un article, s'empressent de demander à l'acheteur s'il n'a pas besoin d'autre chose. La formule qu'on emploie à Paris à cet effet est : *Et avec ça*, monsieur (madame)? — Un jour, un peintre renommé, qui était connu pour sa brusquerie, entra dans un grand magasin pour faire quelques emplettes. — La répétition continuelle de cette phrase finit par l'impatienter. En dernier lieu il venait d'acheter un mouchoir. — *Et avec ça*, monsieur? lui demande le commis avec un sourire des plus aimables. *Avec ça*, je me moucherai, imbécile.

RÉPONSE EMBARRASSANTE.

Lorsque le duc d'Enghien, qui porta plus tard le titre de duc de Condé et que l'histoire connait sous le nom du grand Condé, eut remporté la victoire de Rocroi, en 1643, un général de l'armée française que le duc savait très-jaloux, voulant le flatter lui dit : Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire? — Je n'en sais rien, répondit le prince, je voudrais vous le demander.

Comme on juge quelquefois en voyage.

Un Américain, qui, comme tant de ses compatriotes, voyageait en Europe, parce qu'il n'avait rien de mieux à faire, ar-

riva le soir dans une petite ville de France. A l'hôtel où il descendit, il fut servi par l'hôtesse en personne. Cette femme avait les cheveux roux, ce qui déplut fort à notre Américain, et elle bégayait, ce qui lui déplut encore davantage. Ces deux circonstances l'ayant mis de très-mauvaise humeur, l'Américain ne fut pas poli envers son hôtesse, qui le lui rendit bien. Le lendemain le voyageur, quittant de bonne heure la ville inhospitalière, ne manqua pas d'écrire dans son journal: Les habitants de cette petite ville ont les cheveux roux, bégayent et sont fort grossiers.

LE LOCATAIRE SCRUPULEUX.

Dans un journal de Bordeaux, on lut un jour l'annonce suivante: Le locataire de la maison n°. 53, rue N. N., auquel son propriétaire vient de donner congé, est obligé par son contrat de remettre la maison entièrement dans l'état où il l'a trouvée. Il a besoin pour cela de cinq cents rats, qu'il payera un bon prix à ceux qui voudront bien les lui vendre. Mais il faut que ce soient des rats grands et adultes.

UN NOM BIEN EMBARRASSANT.

Un certain cavalier, noble comme le roi, catholique comme le pape, et gueux comme Job, était arrivé de nuit dans un village de France, où il n'y avait qu'une seule hôtellerie. Comme il était plus de minuit, il frappa longtemps à la porte de cette hôtellerie avant de réveiller l'hôte. A la fin, il le fit lever à force de tintamarre. Qui est là? cria l'hôte, par la fenêtre: C'est, dit l'espagnol: *Don Juan Pedro*, *Hermandez*, *Rodriguez de Villanova, conde de Malafra, caballero de San-Jago y Alcantara.* L'hôte lui répondit en fermant la fenêtre: Monsieur, je suis fâché, mais nous n'avons pas assez de chambres pour loger tous ces messieurs-là.

ETIQUETTE DE COUR.

Combien d'extravagances l'étiquette n'a-t-elle pas fait éclore en Espagne? — On a lieu surtout de les déplorer lorsqu'on sait que Philipe III en fut la victime. Ce prince, à peine relevé d'une maladie dangereuse, était assis à côté d'une cheminée dans laquelle le boute-feu de la cour avait mis une si grande quantité de bois allumé, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettait pas de se lever pour appeler du secours ; les officiers en charge s'étaient éloignés, et les domestiques n'osaient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Pobar parut, et le roi lui ordonna d'éteindre le feu, mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendait de faire une pareille fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Ussède : le duc était sorti, et la flamme augmentait ; néanmoins le roi soutint la chaleur, plutôt que de déroger à sa dignité ; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut un érésipèle à la tête, avec des rédoublements de fièvre qui l'emportèrent.

LEÇON DONNÉE À UN AMBITIEUX.

Dans les premières années de son règne, Louis XI invitait quelquefois à sa table les étrangers dont il espérait tirer quelques connaissances utiles ; il y recevait même des marchands, qui pouvaient lui donner des lumières sur le commerce, et il se servait de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, séduit par les bontés du roi, qui le faisait souvent manger avec lui, eut la hardiesse de lui demander des lettres de noblesse. Louis XI les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Celui-ci, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. — Allez, monsieur le gentilhomme, lui dit le roi ; quand je vous faisais asseoir à ma table, je vous regardais comme le premier de votre condition : mais aujourd'hui je ferais injure aux nobles, si je vous faisais la même faveur.

LES DOMESTIQUES OCCUPÉS.

Un imbécile, enrichi subitement par un héritage, avait entendu dire qu'un homme comme il faut devait avoir au moins deux domestiques. Comme ses moyens lui permettaient ce luxe, il en engagea tout de suite deux, qui se trouvaient fort bien d'une condition où on les payait bien pour ne rien faire. Un jour le maître cria à travers la porte de son antichambre : Êtes-vous là, Pierre? — Oui, monsieur. — Que faites-vous? — Rien, monsieur. — Et vous, Jean, êtes-vous là? — Oui, monsieur. — Que faites-vous? — Monsieur, j'aide Pierre. — Quand vous aurez fini, vous viendrez me donner mes bottes.

COMMENT LE GRAND FRÉDÉRIC AIMAIT À ÊTRE SERVI.

Un domestique entra un jour de très-grand matin dans la chambre à coucher de Fréderic le Grand pour le réveiller, selon son ordre. Le roi, qui ne sentait pas encore la moindre envie de se lever, lui dit : Laisse-moi dormir encore un peu, je suis très-fatigué. — Votre Majesté m'a ordonné de venir de bonne heure, répondit le domestique. — Encore un quart d'heure seulement, te dis-je. — Pas une minute, sire, il est quatre heures, et il faut vous lever. — Bon, dit le roi en se levant, tu es un brave garçon ; voilà comme j'aime qu'on fasse son devoir.

BONNE LEÇON.

Un gentilhomme de la maison de Louis XII avait maltraité un paysan. Le roi, qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi, celui-ci lui demanda si le vin et les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas. Sur la réponse qu'il lui fit que le pain était l'essentiel, le roi dit avec sévérité : Eh! pourquoi donc êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main?

UN NEZ GELÉ.

(ALEXANDRE DUMAS.)

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa robe blanche furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout m'était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné, sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés presque sans m'en être aperçu.

Un jour, comme le ciel était très-beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez en l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'étonnais même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté d'avoir cette occasion de m'acclimater. Cependant, après quelque temps, je crus remarquer que les personnes que je rencontrais, me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant: *Noss!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un cocher qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria: *Noss, noss!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un homme du peuple, qui ne me cria rien du tout, mais qui ra-

massant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et, tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et, malgré ma défense, me maintinrent les bras, tandis que cet enragé, auquel je venais de donner un coup si violent, ramassait une autre poignée de neige et se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre ; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

Comment ! monsieur, m'écriai-je, en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de la manière la plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin ; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient ?— Que vous faisaient-ils donc ? — Mais ils me frottaient la figure avec de la neige ! Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait ? — Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur.—Comment cela ?—Sans doute, vous aviez le nez gelé. — Miséricorde ! m'écriai-je, en portant la main à la partie menacée.

Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'officier, je vous préviens que votre nez gèle. — Merci, monsieur, dit l'officier, comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde, et se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre homme que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance. — C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme . . . — Vous

n'auriez plus de nez, continua l'officier, en se frottant le sien.

— Alors, monsieur, permettez . . .

Et je me mis à courir après mon homme qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie ; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le pauvre diable me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile : pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

LE COURTISAN ATTRAPÉ.

Madame de Sévigné à M. de Pompone.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qni vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont. Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après l'avoir lu, dit au roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes les choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. — Le roi se mit à rire et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh ! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le

maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. — Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

LETTRE DE MME DE SÉVIGNÉ

à M. de Coulanges.

Paris, ce lundi 15e décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon ?) ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame Rohan et madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la ; je vous le donne en trois. *Jetez-vous votre langue aux chiens ?* Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulange dit : „Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz.—Point du tout, vous êtes bien provinciale.—Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est

mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle Créquy. — Vous n'y êtes pas. — Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de . . . . . Mademoiselle . . . devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle du Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu, les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

HISTOIRE EFFRAYANTE.

Paul-Louis Courier à sa cousine.

Oui, sûrement, ma chère cousine, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. En voici un petit échantillon, mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; de-

vais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois, mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins; car pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers, mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse, jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne . . . c'étaient les lettres de sa fiancée!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas; nous, dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi

notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement les propres mots du mari : *Eh bien? enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?* — A quoi la femme répondit : *Oui.* — Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore . . . . Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups . . . . En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte ; il ouvrit, mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre . . . . ah ! cousine . . . . il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger ; on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encore ma mère
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
Je n'en ai point.— C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

La Fontaine.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

Morbleu: dis-je un jour à mon domestique, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. — Quelle tête! quel animal! — Il ne répondit pas un mot. Il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. — *Il est si exact!* disais-je; je n'y concevais rien. Allez chercher un

linge pour nettoyer mes souliers, lui dis-je en colère Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers, sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — Quoi ! dis-je en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent? — Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout-à-coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — Jeannetti, lui dis-je, en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? — Un demi sourire de justification parut sur ses lèvres, à cette demande. —Non, monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sou j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? . .— Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez et je vous achèterai votre brosse. — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse.— Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?

Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

Xavier de Maistre.

LE GRONDEUR.

Le Grondeur.—Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte? . . .

Le Valet.—Monsieur, je travaillais au jardin, au premier

coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

Le Grondeur.—Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte?

Le Valet.—Hé ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez, quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

Le Grondeur.—Comment faire? Comment faire? infâme!

Le Valet.—Oh ! ça, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

Le Grondeur.—Non.

Le Valet.—Si faut-il Monsieur . . .

Le Grondeur.—Encore? tu raisonneras ivrogne?

Le Valet.—Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

Le Grondeur.—Te tairas-tu?

Le Valet.—Monsieur, je me ferais hacher, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous?

Le Grondeur.—Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux. . . . je la . . . Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux . . . As-tu balayé l'escalier?

Le Valet.—Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

Le Grondeur.—Et la cour?

Le Valet.—Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Le Grondeur.—Tu n'a pas fait boire la mule?

Le Valet.—Ah! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

Le Grondeur.—Lui as-tu donné l'avoine?

Le Valet.—Oui, Monsieur ; Guillaume y était présent.

Le Grondeur.—Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

Le Valet.—Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

Le Grondeur.—Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?

Le Valet.—Peste ! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

Le Grondeur.—Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin . . .

Le Valet.—Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces.

Le Grondeur.—Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore . . . .

Le Valet.—Elle sont logées, Monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

Le Grondeur.—Oh ! . . . il faut que je chasse ce coquin-là ; jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin . . . Hors d'ici!

Brueys.

UN PERSAN À PARIS.

Curiosité des Parisiens.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait ; si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois des gens qui n'étaient presque j'amais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable, je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Taut d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me

croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques, car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'nn par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement ! ,,Ah ! Ah ! Monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

MONTESQUIEU.

L'ÉCHO MERVEILLEUX.

Ces jours passés, chez madame Arabelle,
Damis vantait un écho merveilleux.
— Bah ! lui répond certain marquis joyeux,
Un tel écho n'est qu'une bagatelle.
— Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
Qu'il redit tout, neuf ou dix fois ? — Tarare !
C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller,
Lorsque l'on veut entendre un écho rare.
— Plus rare ? — Oh, oui — Parbleu ! nous l'entendrons,
Car dès demain sans faute nous irons . . .
— A demain, soit ! j'y compte ; point d'excuse. —
Le marquis sort, méditant quelque ruse,
Rentre à l'hôtel, et demande Sancho,
Son vieux laquais. — Tu passes pour habile :
S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho ?
— Oui-dà, monsienr, car rien n'est plus facile.
Dites-moi ho ! je vais répéter ho !

— Ecoute donc l'ordre que je te donne :
Demain matin nous irons au château :
Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
Va te cacher, sans rien dire à personne :
Là, par degrés affaiblissant ta voix,
Comme un écho répète au moins vingt fois
Ce que viendra te crier l'un et l'autre.
— Suffit, monsieur : vous serez satisfait ;
J'entends cela mieux que ma patenôtre.
Le lendemain, placé dans un bosquet,
L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet.
Voici venir toute la coterie.
Chacun disait : C'est une raillerie
Qu'un tel écho. — Vous l'entendrez. — Chansons !
— Quand nous serons près de cette clairière,
J'aurai bientôt dissipé vos soupçons.
Nous y voici, madame, commençons.
Interrogez mon écho la première ;
Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,
Et les enfler d'une bonne manière.
— A vous, marquis, pour cette épreuve-là
Les grosses voix sont toujours les meilleures.
Lors le marquis de crier : *Es-tu là?*
L'écho répond : *J'y suis depuis deux heures.*

PONS DE VERDUN

L'ÉRUDIT.

Hermagoras ne sait pas qui est Roi de Hongrie ; il s'étonne de n'avoir entendu faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande ; dispensez-le du moins de vous répondre ; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, sièges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails ; rien ne lui échappe. Il débrouille même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles ; il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel ; il en compte les

degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait les noms des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière. Quelles minuties dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Semiramis, ou, selon quelques uns Sérimaris, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il nous révélera que Nembrod était gaucher, et Sesostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longuemain parce que le bras lui tombait jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre, et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'était la gauche.

La Bruyere.

SINGULIÈRE LEÇON.

SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME, PAR MOLIÈRE.

Acte II, scène 6.

Le maître de philosophie.—Venons à notre leçon. Que voulez-vous apprendre?

M. Jourdain.—Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

Le maître de ph.—Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine*

doctrina, vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. Jourdain.—Oui, mais faites comme si je ne le savais pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le maître de ph.—Cela veut dire que, *sans la science la vie est presque une image de la mort.*

M. Jourdain.—Ce latin-là a raison.

Le maître de ph.—N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. Jourdain.—Oh! oui. Je sais lire et écrire.

Le maître de ph.—Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. Jourdain.—Qu'est-ce que c'est que cette logique?

Le maître de ph.—C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourdain.—Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Le maître de ph.—La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures: *Barbara*, *celarent*, *Darii*, *ferio*, *baralipton** etc.

M. Jourdain.—Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs.† Cette logique-là ne me revient point.‡ Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le maître de ph.—Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourdain.—La morale?

Le maître de ph.—Oui.

M. Jourdain.—Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le maître de ph.—Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

---

* Mots qui n'ont aucun sens et dont on se servait dans l'ancienne logique pour se rappeler les différentes formes du syllogisme.

† *Rébarbatif*, mot du langage familier, et qui veut dire: rude et rebutant. Ce mot est tiré de *rebarbe*, (*re* et *barbe*) qui se disait au 16e siècle avec un sens analogue à contre-poil.

‡ *Cela ne me revient pas*, gallicisme pour: *Cela ne me plait pas.*

M. Jourdain.—Non, laissons cela : je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colère tout mon soûl,* quand il m'en prend envie.

Le maître de ph.—Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jourdain.—Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Le maître de ph.—La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps ; puis discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, les tonnerres, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain.—Il y a trop de tintamarre là-dedans.

Le maître de ph.—Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jourdain.—Apprenez-moi l'orthographe.

Le maître de ph.—Très-volontiers.

M. Jourdain.—Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le maître de ph.—Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en *voyelles*, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; et en *consonnes*, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

M. Jourdain.—J'entends tout cela.

Le maître de ph.—La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. Jourdain.—A, A. Oui.

Le maître de ph.—La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en haut : A, E.

---

* *Soûl* (autrefois *saoul*), prononcez *sou*, du latin *satullus*.

M. Jourdain.—A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

Le maître de ph.—Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. Jourdain.—A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le maître de ph. —La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. Jourdain.—O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O ; I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

Le maître de ph.—L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain.—O, O, O. Vous avez raison. O, Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose.

Le maître de ph.—La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. Jourdain.—U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

Le maître de ph. —Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain.—U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela !

Le maître de ph.—Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jourdain.—Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

Le maître de ph.—Sans doute ; je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourdain.—Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je souhaiterais que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une dame de grande qualité.

Le maître de ph.—Fort bien.

M. Jourdain.—Cela sera galant, oui?

Le maître de ph.—Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. Jourdain.—Non, non; point de vers.

Le maître de ph.—Vous ne voulez que de la prose?

M. Jourdain.—Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le maître de ph.—Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourdain.—Pourquoi?

Le maître de ph.—Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. Jourdain.—Il n'y a que la prose ou les vers?

Le maître de ph.—Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain.—Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le maître de ph.—De la prose.

M. Jourdain.—Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

Le maître de ph.—Oui, monsieur.

M. Jourdain.—Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le maître de ph.—Mettez que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. Jourdain.—Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Le maître de ph.—Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourdain.—Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arran-

gées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir les diverses manières dont on peut les mettre.

Le maitre de ph.—On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. Jourdain.—Mais de toutes ces façons là laquelle est la meilleure ?

Le maître de ph.—Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. Jourdain.—Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le maître de ph.—Je n'y manquerai pas.

LE MOULIN DE SANS-SOUCI.

L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles.
Il voulait se construire un agréable asile
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et La Mettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;

Et, de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
  Fort bien achalandé grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-souci pour danser aux chansons.
  Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
  On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
  Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon; . . . mon moulin est à moi . . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde
Voilà mon dernier mot. — Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait: — Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison;
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.
  Les rois malaisement souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maitre. — Vous! . . . de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin.

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique.
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?

ANDRIEUX.

LE CUISINIER-COCHER.

SCÈNE DE L'AVARE, PAR MOLIÈRE. (ACTE III, SCÈNE 5.)

Maître Jacques.—Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon.—C'est à tous les deux.

M. Jacques.—Mais à qui des deux le premier?

Harpagon.—Au cuisinier.

M. Jacques.—Attendez donc, s'il vous plaît. (*M. Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

Harpagon.—Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

M. Jacques.—Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon.—Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. Jacques.—(*à part*). Grande merveille!

Harpagon.—Dis-moi un peu : nous feras-tu faire bonne chère?

M. Jacques.—Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon.—Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent!

Valère.—Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. Jacques.—Bonne chère avec peu d'argent?

Valère.—Oui.

M. Jacques (*à Valère*).—Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier.

Harpagon.—Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. Jacques.—Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera faire bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon.—Je veux que tu me répondes.

M. Jacques.—Combien serez-vous de gens à table?

Harpagon.—Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit: quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère.—Cela s'entend.

M. Jacques.—Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . Potages . . . Entrées.

Harpagon.—Que diable! voilà pour traiter une ville entière.

M. Jacques.—Rôt.

Harpagon. (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques*). Ah! traître, tu manges tout mon bien.

M. Jacques.—Entremets . . .

Harpagon. (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*)—Encore?

Valère. (*à maître Jacques*).—Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de les faire manger? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon.—Il a raison.

Valère.—Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*.

Harpagon.—Ah! que cela est bien dit! Approche! que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour* . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Valère.—Qu'il *faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harpagon.—(*à maître Jacques*) Oui. Entends-tu? (*à Valère*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

Valère.—Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon.—Souviens-toi de m'écrire ces mots; je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère.—Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il ut.

Harpagon.—Fais donc.

M. Jacques.—Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

Harpagon. (*à Valère*). —Il faudra de ces choses dont on ne ange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot en gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère.—Reposez-vous sur moi.

Harpagon.—Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carosse.

M. Jacques. Attendez: ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque*). Vous dites?

Harpagon.—Qu'il faut nettoyer mon carosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire . . .

M. Jacques. Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière: les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées, des fantômes ou des façons de chevaux.

Harpagon.—Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

M. Jacques.—Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres

animaux, de travailler beaucoup et de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harpagon.—Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M. Jacques.—Non. Je n'ai pas le courage de les mener ; et je me ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Valère.—Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. Jacques.—Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

L'ENFANT CAPRICIEUX.

Je m'étais chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil, il saute à bas de son lit, prend sa robe de chambre et m'appelle. Je me lève, j'allume la chandelle, il n'en voulait pas davantage ; au bout d'un quart d'heure, le sommeil le gagne et il se recouche content de son épreuve. Deux jours après il la réitère avec le même succès, et de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassait en se recouchant, je lui dis très-posément : ,,Mon petit ami, cela va fort bien ; mais n'y revenez plus." Ce mot excita sa curiosité et dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserais lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure et de m'appeler. Je lui

demandai ce qu'il voulait. Il me dit qu'il ne pouvait dormir. —*Tant pis*, repris-je, et je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *Pour quoi faire?* et je me tins coi. Ce ton laconique commençait à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil qu'il fit semblant de battre, et je ne pouvais m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit ; je lui dis que je n'en avais que faire, et me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant, à la table et aux chaises, des coups qu'il avait grand soin de modérer, et dont il ne laissait pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenait point ; et je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colère, il ne s'était nullement arrangé pour ce sang froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniatreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai, et pressentant que j'allais tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil, que je ne trouvai point ; je le lui demande il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bonhomme, et je le mène tranquillement dans un cabinet voisin dont les volets étaient bien fermés et où il n'y avait rien à casser ; je l'y laisse sans lumière ; puis, fermant sur lui la porte à clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme ; je m'y étais attendu : je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'apaise ; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise.

Le lendemain, j'entre au jour dans le cabinet ; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devait avoir grand besoin

Jean Jacques Rousseau.

LE REMORDS.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avais à dire de mon séjour chez madame de Vercellis ! Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étais entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime, et l'insupportable poids des remords dont, au bout de quarante ans, ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croirait que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne saurait se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre et dans la misère une fille aimable, honnête, estimable, et qui sûrement valait beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égare bien des choses ; cependant, telle était la fidélité des domestiques et la vigilance de monsieur et madame Lorenzi, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennoise dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. C'était une bonne fille et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir : l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban : je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie en-

fin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente, qui ne m'a fait jamais de mal; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration et lui soutiens en face qu'elle ma donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots: „Ah! Rousseau; je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. Voilà tout." — Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine: elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir. J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait, après cela, trouvé facilement à se bien placer. Elle emportait une imputation cruelle à son honneur de toutes manières. Le vol n'était qu'une bagatelle, mais enfin c'était un vol, et, qui pis est, employé à séduire un jeune garçon: enfin le mensonge et l'obstination ne laissaient rien à espérer de celle en qui tant de vices étaient réunis.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois et me bouleverse au point de voir, dans mes insomnies, cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'était commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille, il m'a moins tourmenté; mais au milieu d'une vie orageuse, il m'ôte la plus douce consolation des innocents persécutés: il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospère et s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a

jamais fait faire à personne, pas même à madame de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avais à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistait. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience ; et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un Singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours ;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout au long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre Singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Chiens, Chats, Poulets, Dindons, Pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau,
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent ; je fais tout pour l'honneur.

À ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller ; mais on applaudit.
Content de son succès, notre Singe saisit
Un verre peint qu'il met daus la lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux.
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde,
Voyez . . . Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir ;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un Chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.—
Ni moi non plus, disait un Chien.—
Moi, disait un Dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

TRISSOTIN ET VADIUS.

Scène des femmes savantes de Molière.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix . . .

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits . . .

TRISSOTIN.

En carosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(*Déployant un papier.*)

Hum! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en . . . .

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable:
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre . . . .

PHILAMINTE.

Hé ! messieurs, que prétendez-vous- faire ?

TRISSOTIN (*à Vadius*).

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère.
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire,
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

MOLIÈRE.

LE PETIT SAVOYARD.

LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée, en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
,,Renonce aux baisers de ton fils!"

Mais je suis veuve : on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi . . . Chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie :
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent:
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant:
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi:
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense . . .
Que je vais prier Dieu pour toi! . . .

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
Seul, parmi les méchants, (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir;
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi: nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera, peut-être . . .
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Prends ta marmotte et ton léger trousseau;

Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée !
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait. Sois plus heureux : adieu !

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines ;
Et la mère avait dit : ,,Il faut nous séparer ;"
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS.

J'ai faim. Vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid ; le vent s'élève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid : eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas ! il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Quelque guérite abandonnée.
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
„Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi."
Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure.
Sans avoir rien gagné pour toi !
Non, l'on ne meurt point à mon âge,
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Eh ! que sert d'espérer ? . . . que puis-je attendre, enfin ?
J'avais une marmotte : elle est morte de faim.
Et faible, sur la terre il reposait sa tête :
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi :
„Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents :
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants."
Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout d'un long rosaire :
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter :
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.

Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit s'il a pu les quitter!

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin, dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant . . . il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà! tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive et regarde . . . mais quoi!
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée;
Et l'enfant plein de trouble: ,,Ouvrez, dit-il, c'est moi."

La porte cède; il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie:
,,N'est-ce pas mon fils qui revient?"

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle:
,,Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir;
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir."

Mais lui: ,,De votre enfant vous étiez éloignée;
Le voilà qui revient: ayez des jours contents;
Vivez; je suis grandi: vous serez bien soignée;
Nous sommes riches pour longtemps."

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.
,,C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tous seuls . . . et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. ,,L'enfant à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : ,,Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!"

ALEX. GUIRAUD.

NAPOLÉON.

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ébranler le bronze puissant ;
Et quand sous mille efforts, la tête la première,

Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain ;
Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Au rebord des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle
Ce jour pèse comme un remords ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ,
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air ;
Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine . . . .
Sois maudit, ô Napoléon !

LA SOCIÉTÉ A PARIS.

. . . . Paris, il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer ;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence.
Tant de petits talents où je 'ai pas de foi ;
Des réputations, on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air ; enfin se tuer pour autrui !
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte

Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;
Et pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

GRESSET.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite . . .
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits.
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont, pour un assaut, former leurs rangs épais ;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme !

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
,,Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie . . . "
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger :
Voilà sa magie et ses charmes ;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image,
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.
Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir

Dans sa fleur trop trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel; il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Chevaliers, parmi vous, qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! Aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance . . .
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé,
La flamme l'environne; et sa voix expirante
Murmure encore: ô France! ô mon roi bien-aimé!

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas;
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie:
„A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!"

CASMIR DELAVIGNE.

TABLE DES MATIERES.